

LES NOUVELLES FORMES DE LUTTE

par
Georgi Isserson

Ce livre est un essai d'étude des nouvelles formes de lutte qui, selon l'auteur, se sont révélées dans la guerre d'Espagne et dans la guerre germano-polonaise. L'auteur propose une série de problèmes de l'art opératif à la discussion.

TABLES DES MATIÈRES

- Avant-propos
- Introduction

- Première partie : La Guerre d'Espagne

- Deuxième partie : La Guerre germano-polonaise
- 1. Introduction
- 2. L'entrée en guerre
- 3. Les erreurs du commandement polonais
- 4. Le plan de déploiement stratégique polonais
- 5. Le déploiement allemand
- 6. La première étape
- 7. La seconde étape
- 8. Pourquoi les Polonais ne pouvaient pas créer un front
- 9. La troisième étape (la fin de la guerre)
- 10. Les nouvelles formes de lutte en action

AVANT-PROPOS

L'histoire de l'art militaire illustre le remplacement ininterrompu de certaines formes et méthodes de guerre par d'autres. Le camarade Staline écrit que « les méthodes de guerre et les formes de guerre ne sont pas toujours les mêmes. Elles changent, en fonction des conditions de développement, principalement en fonction du développement de la production »¹.

Chaque fois que le développement des forces productives crée de nouveaux moyens techniques, que les rapports sociaux et les conditions sociales changent, et que la politique met en avant de nouveaux objectifs de lutte, les formes et les méthodes de la guerre changent.

Dans les grandes époques de l'histoire, lorsque d'énormes masses populaires sont entraînées dans la lutte et que la lutte a une grande signification historique, le remplacement de certaines formes par d'autres prend un caractère particulièrement houleux et radical. Cependant, ce remplacement n'a pas lieu spontanément, ne se fait pas par lui-même et ne s'inscrit pas dans un processus harmonieux de déroulement des événements. Le plus souvent, elle s'accompagne d'épreuves dures et naît d'une lutte cruelle.

En dernière analyse, le processus historique de développement conduit à la victoire de ce qui est en train d'émerger et de se développer. Le nouveau vient toujours remplacer l'ancien. Cependant, les chemins qui mènent à la confirmation de la nouveauté sont variés. Lorsque les conditions historiques ont mûri pour cela, les nouvelles formes de lutte arrivent à leur réalisation, soit par leur adoption consciente sur la base d'une étude théorique profonde des nouvelles conditions, soit par leur propre irruption spontanée dans la vie dans le cours historique des événements.

Dans le premier cas, l'influence des commandants brillants se manifeste dans le fait qu'en prenant connaissance des nouvelles conditions de leur temps, ils « adaptent la nature de la lutte à de nouvelles armes et à de nouveaux soldats » (Engels) et dirigent ainsi consciemment la lutte le long d'un cours progressif, qui a été tracé par l'histoire.

Dans le second cas, la théorie militaire arriérée, qui avance péniblement à la queue de l'histoire, finit par se retrouver inopinément devant les faits des nouveaux phénomènes qui se frayent un chemin dans la vie.

Dans ce cas, les nouvelles formes de lutte armée se concrétisent dans un accouchement atroce, après avoir traversé des épreuves difficiles et longues. Finalement, elles obtiennent leur reconnaissance tardive au prix de pertes cruelles et sanglantes sacrifiées aux formes de lutte anciennes et dépassées qui ne correspondent plus aux nouvelles conditions.

Les événements d'une série de guerres montrent que les nouvelles formes de lutte se sont généralement concrétisées par ces deux voies.

C'est une fois de plus ce qui se confirme à notre époque.

Les énormes changements dans toutes les conditions de la guerre moderne n'ont nullement été compris. La reconnaissance des nouvelles formes de lutte est arrivée trop tard dans certains endroits. En même temps, il était clair qu'une nouvelle guerre devait être substantiellement différente de la guerre de 1914-1918. Toutes les affaires militaires ont subi trop de changements majeurs et sans précédent depuis l'époque de la première guerre impérialiste. Jamais auparavant l'équipement militaire n'a fait d'aussi grand progrès. Jamais auparavant des armées n'avaient été soumises à une reconstruction aussi radicale. Toute la littérature militaire postérieure à 1918 a été consacrée à l'étude et au pronostic de la nature de la guerre future. Pendant longtemps, la pensée stratégique a vagabondé à la recherche de nouvelles solutions. De nombreuses théories ont été avancées. En fin de compte, un chemin a été trouvé et il a conduit des formes archaïques de la stratégie linéaire aux bases encore inexplorées de la stratégie en profondeur.

Lorsque, suivant le difficile héritage de la guerre de position et la stagnation de l'art militaire, une pensée nouvelle et rafraîchissante a produit le schéma abstrait de l'opération en

1 Staline, « K Voprosu o Strategii i Taktiki Russkikh Komunistov. » Kommunisticheskaya Revolyutsiya, N°7 (1923), p.14.

profondeur comme frappe en profondeur simultanée de l'ensemble de la base opérative de l'ennemi, promettant de ressusciter des attaques écrasantes et des manœuvres brillantes, il y avait plus de sceptiques que de partisans de cette théorie. C'était étiqueté comme une fantaisie et de la poésie.

Mais cette théorie s'est dissimulée sous des formes réelles. La réalité historique a posé des limites aux doutes. Les faits sont arrivés pour les remplacer.

Les guerres modernes des troisième et quatrième décennies du XX^e siècle, qui se sont déroulées dans une situation politique complexe et sur une base matérielle nouvelle et encore inexpérimentée, ont ouvert une nouvelle page dans l'histoire de l'art militaire. Bien sûr, les gens connaissaient plus tôt les nouvelles formes et méthodes de lutte. Ils ont parlé et écrit à leur sujet. Mais peu y croyaient. Leur force énorme et efficace n'était pas comprise partout.

Aujourd'hui, les événements qui se sont déroulés sur les champs de l'Europe les ont révélées en action. La réalité historique parle toujours d'elle-même. Il suffit de la prendre telle qu'elle est.

Les nouvelles formes de l'art militaire, qui ont été engendrées par les énormes changements de la nouvelle ère, ont cessé d'être un problème historique.

Elle sont maintenant passées de la sphère de la théorie au domaine de la pratique. On peut déjà en parler non pas dans le sens d'une hypothèse ou d'une prévision théorique, mais sous la forme d'une description militaro-historique des nouvelles **formes de luttes en action**.

Une telle description militaro-historique peut poursuivre deux objectifs : le premier, rendre une exposition descriptive des faits dans leur contenu le plus complet, sans se fixer en même temps les tâches d'une étude théorique spéciale ; la seconde, faire une étude théorique des événements militaro-historiques du point de vue de leur signification pour le développement de l'art militaire, sans se fixer en même temps les tâches spéciales d'une exposition complète des événements dans tous leurs détails.

Dans le premier cas, l'exposition factuelle des événements est une fin en soi ; dans le second cas, l'ensemble des faits n'est que le matériau d'une étude théorique et de conclusions dans le domaine de l'art militaire.

C'est principalement le deuxième objectif que nous poursuivons dans notre travail. Ce n'est pas la reproduction du côté factuel des événements dans leur volume et leur contenu qui était au centre de notre attention. Nous n'avons qu'une seule tâche à accomplir : **étudier les nouvelles formes de lutte en action**.

Bien que, dans de nombreux cas, nous ayons jugé nécessaire de s'en tenir à la séquence chronologique du cours des événements, en exposant en termes fondamentaux leur contenu factuel, cela n'a été fait que pour étudier les nouvelles formes de lutte dans le processus historique de leur réalisation ; c'est-à-dire, non pas sous la forme statique de conclusions théoriques toutes faites, mais dans la dynamique de leur apparition et de leur développement. Cet exposé historique des événements a montré les liens de causalité internes et la régularité du développement des nouvelles formes de lutte qui, dans les conditions modernes, ont subi des changements majeurs et fondamentaux.

En même temps, nous n'énonçons pas ici des justifications historiques générales aux nouvelles formes de lutte, car nous supposons que cela a été fait dans une certaine mesure dans notre travail *L'Évolution de l'Art Opératif*.

Le présent premier volet contient deux parties, examinant la guerre en Espagne et la guerre germano-polonaise.

L'approche de l'examen de ces guerres ne peut pas être identique. Les événements de la guerre d'Espagne, qui avaient généralement un caractère de position, ne sont pas, en eux-mêmes, d'un intérêt particulier. D'après leur contenu tactique et opératif, ils ne représentent rien de nouveau par rapport à la guerre de 1914-1918.

L'évaluation des conclusions auxquelles l'expérience de la guerre en Espagne aurait dû conduire est beaucoup plus importante. Ainsi, son étude n'a pas le caractère d'une description militaro-technique des faits et n'est qu'une critique stratégique de la nature de la guerre.

A l'opposé, l'intérêt de la guerre germano-polonaise réside dans l'essence même des événements qui se sont déroulés au cours des opérations militaires. La description dans l'ordre chronologique constitue donc la toile principale de l'examen de cette guerre.

La troisième et principale partie de l'œuvre, selon sa signification, examine la guerre en Europe occidentale, qui bat toujours son plein. Cette partie n'a donc pas pu être terminée et suivra dans un deuxième volet séparé.

INTRODUCTION

Les formes et les méthodes de faire la guerre sont toujours le produit des conditions politiques, économiques, géographiques, techniques et autres dans lesquelles la guerre surgit et est menée.

Ces conditions sont extrêmement variées et diverses, donnant à chaque fois lieu à des formes spéciales de lutte armée opératives et stratégiques.

Lénine écrivait qu'« une époque... embrasse la somme de phénomènes et de guerres variés, à la fois typiques et atypiques, grands et petits, et caractéristiques des pays développés et arriérés »².

Notre époque, qui se distingue par l'extrême complexité des imbrications politiques et qui regorge d'une extrême diversité des phénomènes de guerre, le confirme pleinement.

Chacune des guerres modernes, qui se déroulent entre différents pays et sur différents territoires, possède son caractère particulier et se déroule dans une situation particulière.

Bien sûr, il ne faut pas généraliser mécaniquement l'expérience de ces guerres indépendamment des conditions dans lesquelles elles ont été menées et sont menées. Dans la même mesure, il ne faut pas ignorer l'expérience de ces guerres, en faisant allusion au fait que la guerre en question n'est qu'un cas individuel.

Les guerres qui ont lieu à une époque et qui sont généralement menées par un seul et même moyen de lutte révèlent toujours une sorte de conditions et de phénomènes généraux qui, à un degré ou à un autre, sont caractéristiques des guerres de l'époque donnée. Bien sûr, seule une guerre majeure, qui embrasse d'emblée des masses énormes et un vaste territoire, peut acquérir, dans l'ensemble, un caractère typique de son époque. Clausewitz a écrit qu'une guerre aussi importante « représente une époque distincte dans l'histoire de l'art militaire ».

Cependant, même dans les guerres individuelles dites « petites », les traits caractéristiques de l'époque acquièrent telle ou telle manifestation, tout en levant le voile sur la nature de la guerre moderne.

Notre époque regorge de guerres d'ampleur et de nature les plus diverses, des plus « petites » guerres aux grandes au sens plein de la guerre moderne, ce qu'est la deuxième guerre impérialiste en Europe occidentale³.

Ces guerres offrent un matériau extrêmement riche pour l'étude historique.

La tâche d'une telle étude consiste toujours, après avoir déterminé les conditions spéciales et la nature particulière de chaque guerre moderne, à établir ce qui est commun et inhérent aux guerres d'une époque donnée en général et ce qui est typique et logique pour elles.

A cet égard, trois guerres modernes, qui se sont déroulées dans trois parties différentes de l'Europe en l'espace de quatre ans – de 1936 à 1940 – attirent une attention particulière : la guerre d'Espagne, la guerre germano-polonaise et la guerre en Europe occidentale. Deux de ces guerres sont déjà terminées. La troisième a franchi une étape majeure d'une signification totalement indépendante et passe à la phase suivante de son développement⁴.

Nous n'abordons pas les guerres modernes qui se sont déroulées sur d'autres continents. Nous omettons la guerre italo-abyssinienne en tant que guerre coloniale, qui a été menée sur un théâtre radicalement différent et avec une telle corrélation qualitative et quantitative de forces qui ne peut pas être signification pour une grande guerre moderne.

Nous omettons également la guerre en Chine, bien qu'elle ait une très grande importance pour les conclusions dans le domaine de la nature de la guerre moderne. Cette guerre se déroule généralement comme une guerre de manœuvre dans les conditions d'un vaste territoire. Elle a cependant acquis un caractère étendu et a pris tous les signes d'une guerre d'usure, et à cet égard n'est pas très différente d'une guerre de position, selon les voies stratégiques de son développement.

2 Lénine, vol. XIX, p. 202.

3 Note de l'éditeur. La référence à la Seconde Guerre mondiale comme à une « deuxième guerre impérialiste » était une phraséologie standard en Union soviétique à cette époque.

4 Note de l'éditeur. Ce passage implique qu'il a été écrit après la percée allemande sur le front français en mai 1940.

La différence réside uniquement dans le fait que son front n'a pas pris l'aspect d'une ligne défensive continue et immobile, qui s'est ancrée dans le sol ; compte tenu de l'activité toujours croissante de l'armée chinoise, elle est donc dans une mesure nettement plus importante soumise à des fluctuations non liées à chaque fois à la percée d'une zone fortifiée.

La guerre en Chine, selon ses formes opératives et stratégiques, est quelque peu similaire à la guerre d'Espagne, bien qu'elle promette une issue complètement différente. Le grand soulèvement de la conscience nationale des masses populaires chinoises fait évidemment pencher la balance en faveur de la Chine, ayant créé les conditions nécessaires à sa victoire.

Nous nous arrêtons sur la guerre d'Espagne, la guerre germano-polonaise et la guerre en Europe occidentale, non seulement parce qu'elles ont le plus vivement concentré en elles cet élément nouveau qui est caractéristique d'une grande guerre moderne, bien qu'il soit possible qu'elles soient loin d'avoir pleinement révélé toutes les voies possibles de son développement.

Nous nous arrêtons sur eux parce qu'elles se sont succédées pendant quatre ans et ont constitué, au sens opératif et stratégique, un certain lien commun et ascendant d'événements, dans lesquels les nouvelles formes et méthodes de guerre se sont peu à peu imposées dans la vie et ont finalement trouvé leur réalisation historique.

Du point de vue de la réalisation des nouvelles formes de l'art militaire, la guerre en Espagne pourrait être appelée le prologue du drame, tandis que la guerre germano-polonaise en est l'ouverture et la guerre en Europe occidentale en est le développement. C'est précisément dans cette compréhension que les trois guerres modernes en Europe acquièrent leur grande signification historique. Le final de tout le drame est encore cachée dans le futur historique.

Cependant, la nature possible de ce final, du point de vue des formes et du contenu de l'art militaire de l'avenir, se révèle sans doute déjà dans les guerres modernes en Europe. C'est pourquoi leur étude a une énorme importance pour déterminer les formes et le contenu de la lutte armée dans un avenir immédiat.

La guerre en Espagne peut également être comptée parmi les soi-disant petites guerres, qui dans le domaine de la stratégie donnent relativement peu d'expérience. Cette guerre, bien sûr, a donné une image incomplète d'une lutte armée entre de grandes armées modernes.

La guerre germano-polonaise s'est déroulée dans des conditions spéciales contre un État dont la faillite interne entière prédéterminait sa destruction à la première épreuve militaire sérieuse.

Malgré cela, elle a donné une image très précise des formes possibles d'une campagne séparée dans une guerre moderne.

La guerre en Europe occidentale, qui, après une longue période d'attente, a été marquée par une lutte armée d'une ampleur énorme, a montré une image fidèle d'une grande guerre européenne de type impérialiste.

Selon ses formes opératives et stratégiques, qui découlent de toute une série de conditions, ces trois guerres en Europe représentent trois types stratégiques différents, dans lesquels les nouvelles formes de l'art militaire ont trouvé leur réalisation progressive.

La guerre en Espagne a commencé comme une guerre de manœuvre, s'est transformée en une guerre de position et s'est terminée par le dépassement du front de position.

La guerre germano-polonaise a commencé, s'est déroulée et s'est conclue comme une guerre de manœuvre.

La guerre en Europe occidentale a commencé comme une guerre de position et, après une longue période de stagnation positionnelle, s'est transformée en une guerre de manœuvre d'une force énorme. C'est ainsi qu'elle s'est conclue lors de la première phase de son développement.

Si l'on parle de formes opératives et stratégiques possibles de la guerre moderne, alors ces trois types, en tant que formes dérivées, épuisent essentiellement toutes les possibilités, car une guerre sur terre ne peut être qu'une guerre de manœuvre ou de position, ou une combinaison des deux.

La tâche de la recherche théorique militaire consiste à expliquer pourquoi ces guerres, selon leur caractère, sont devenues ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont, et quelles conditions y ont conduit, et quelles possibilités elles révèlent pour la conduite de la guerre.

Cette recherche doit révéler en quoi consiste l'essence du nouvel art militaire de la nouvelle époque.

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE EN ESPAGNE

La guerre civile en Espagne a été dès le début une guerre d'improvisations, selon les conditions politiques de ses origines. Elle a été menée sans armées préalablement organisées et sans leur déploiement normal, comme on le voit habituellement, sans un théâtre d'activités militaires préalablement préparé et sans lignes fortifiées équipées. Les forces armées, le déploiement des armées et les lignes fortifiées, tout cela est apparu et s'est développé pendant la guerre. Enfin, cette guerre a été menée avec des forces relativement limitées, dont la quantité d'équipement ne peut en aucun cas être comparée à l'ampleur d'une grande guerre moderne.

Dans ces conditions, semblait-il, étaient réunies toutes les conditions préalables à une guerre de manœuvre, car la corrélation entre le front de déploiement stratégique qui pouvait être occupé par les troupes et l'étendue géographique du front qui pouvait les contenir créerait inévitablement des conditions pour la formation de zones vides et d'espaces ouverts significatifs.

La guerre en Espagne a commencé comme une guerre de manœuvre. Des forces limitées étaient concentrées le long de directions individuelles importantes, le long desquelles les activités de combat se déroulaient autour de bastions déterminés et de centres politiques importants.

Cependant, la période de manœuvre par laquelle la guerre en Espagne débuta s'est avérée être d'une durée extrêmement courte et n'a conduit à aucune décision. Des deux masses d'infanterie qui s'opposèrent au début de la guerre, la plus puissante eut la possibilité d'avancer, tandis que la plus faible fut forcée de battre en retraite.

Cependant, ce processus tout à fait naturel, dans lequel la période de manœuvre de la guerre a trouvé son expression, n'a modifié la position des camps que dans l'espace. Cela ne rapprochait en rien l'objectif de la guerre pour les attaquants ; cela n'a en rien affaibli les républicains. La raison en était dans les anciennes formes linéaires de guerre, dans lesquelles l'attaquant ne fait que suivre derrière le groupe en retraite.

Il manquait des armes très mobiles, qui auraient pu rattraper les républicains en retraite, leur couper la route de retraite et les devancer près des centres importants du pays. Il manquait également une puissante force aérienne (il y avait environ 200 avions de chaque côté pendant la première période de la guerre) qui aurait pu, en général, retarder une retraite sans entrave. En conséquence, nulle part la profondeur ne pouvait être affectée et les voies de retraite restaient partout libres et un résultat décisif ne pouvait être obtenu.

Les détachements de l'armée républicaine ont pu se replier sans encombre, rassembler leurs forces et organiser une résistance.

L'attaque de Franco⁵ a été repoussée et s'est arrêtée sur les murs de Madrid le long de l'insignifiante rivière Manzanares. Au début, cela a été réalisé par des forces complètement insignifiantes au nombre de 1400 fusils, huit mitrailleuses et une pièce d'artillerie, ce qui équivalait à une corrélation entre les républicains et leur ennemi de 1: 20.

Plus tard, à l'automne 1936, les forces républicaines, désormais organisées, mirent une dernière limite à la manœuvre offensive de Franco le long de l'axe Tolède-Madrid. A ce moment-là, la courte et rapide période de mouvement de la guerre en Espagne était terminée. Madrid a été transformé en Verdun⁶ espagnol et l'est resté jusqu'à la fin de la guerre. La Marne espagnole s'est

5 Note de l'éditeur. Le généralissime Francisco Franco (1892-1975) a rejoint l'armée espagnole en 1907 et a combattu pendant plusieurs années contre les membres des tribus du Maroc espagnol, puis a rapidement gravi les échelons. En 1936, en tant que commandant de l'armée d'Afrique, il rejoint la révolte nationaliste contre la République espagnole et exerce progressivement son contrôle sur l'appareil d'État. Franco a dirigé l'Espagne en dictateur absolu de 1939 à sa mort.

6 Note de l'éditeur. Isserson fait ici référence à la bataille de Verdun (février-décembre 1916), au cours de laquelle l'armée allemande a tenté de saigner à blanc l'armée française autour de la ville fortifiée de Verdun. La bataille est

produite le long de la rivière Manzanares et, tout comme en 1914 le long de la Marne, ce fut un tournant de la guerre en Espagne.

Certes, la manœuvre offensive a une fois de plus tenté de se ranimer et ne s'est pas éteinte immédiatement. De janvier à mars 1937, il y eut trois tentatives majeures pour la reprendre.

Il s'agissait des trois opérations des rebelles :

en janvier près de Valdemorillo ;

en février le long de la rivière Jarama ;

en mars près de Guadalajara.

Si Franco avait eu la force de mener ces trois opérations simultanément sous la forme d'une manœuvre concentrique pour déborder Madrid par le nord et le sud, il est possible que la période de manœuvre de la guerre aurait alors repris. Cependant, ces opérations, chacune menée séparément et avec des interruptions significatives dans le temps, se heurtent à la résistance organisée des républicains et subissent des défaites, l'une après l'autre.

Si la période de manœuvre de la guerre en Espagne n'a pas abouti à une décision en raison de l'absence des moyens de manœuvre hautement mobiles nécessaires, alors ces opérations ont échoué en raison de l'absence de la force de percée nécessaire à l'attaque.

Les rebelles attaquèrent avec les forces suivantes par kilomètre de front :

A Valdemorillo (le long d'un front de 23 kilomètres) : 500 hommes, 5 chars, 15 canons et 25 avions.

Le long de la rivière Jarama (le long d'un front de 15 kilomètres) : 2500 hommes, 10 chars, 12 canons et 10 avions.

Près de Guadalajara (le long d'un front de 40 kilomètres) : 1500 hommes, 7,5 chars, 19 canons et 5 avions.

Dans ces conditions, la défense des républicains, qui était forte dans sa fermeté et sa volonté de se battre, mais plus faible dans la technique et le feu que la résistance des armées organisées modernes peuvent offrir, montre la puissance possédée intrinsèquement par la défense.

Quelle que soit la faiblesse de la défense, une fois qu'elle a mis en place un front de feu organisé, alors la force de percée de l'attaque, imprégnée d'une norme définie d'armes de suppression, est requise. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas de 15 canons et 10 chars par kilomètre de front.

Ici, près de Guadalajara, l'énorme influence de l'armée de l'air sur l'attaque des forces terrestres a été confirmée. Un observateur étranger a écrit à propos de l'attaque de l'armée de l'air républicaine contre les forces motorisées italiennes autour de Guadalajara que « lors d'un raid sur une colonne d'autos, deux voitures sur six ont fini brûlées, tandis que les autres furent retardées, une grande partie des conducteurs ont été blessés ou tués, et les véhicules ont été détruits ou endommagés. »

Les activités de l'armée de l'air républicaine ont montré qu'une offensive terrestre sans offensive aérienne et sans assurer la supériorité aérienne menace de lourdes conséquences dans les conditions modernes et est, en général, difficilement possible.

Ainsi, après trois tentatives infructueuses qui, soit dit en passant, se déroulaient déjà dans les conditions d'une lutte positionnelle émergente, toute perspective de guerre de manœuvre avait été perdue et la manœuvre offensive avait finalement été arrêtée.

Le cours général ultérieur des événements en Espagne a créé une analogie frappante avec le cours du développement de la première guerre impérialiste en France. C'était comme si l'image avait été répétée dans son intégralité.

Comme en 1914 sur le front français, après une brève période de manœuvres qui n'a donné lieu à aucune décision, une guerre de position s'en est suivie en Espagne. Comme en 1915-1916 sur le théâtre français, en 1937 en Espagne s'ensuit l'opposition des fronts, avec une série de tentatives infructueuses de percée. Enfin, comme en France en 1918, s'ensuivit une période en Espagne, avec ses affrontements au tournant des années 1938-1939, qui donnèrent une décision au camp bien supérieur en hommes et en matériel.

depuis devenue l'apothéose de la guerre d'usure.

Tout cela rappelle étonnamment le cours de l'évolution de la guerre de 1914-1918 le long du front français. Et la durée de ces guerres a occupé presque la même durée. Et bien qu'ils se soient déroulés dans une situation complètement différente et qu'ils aient été d'une nature et d'une portée profondément différentes, il est évident que certaines conditions globales ont déterminé une seule et même logique de leur développement.

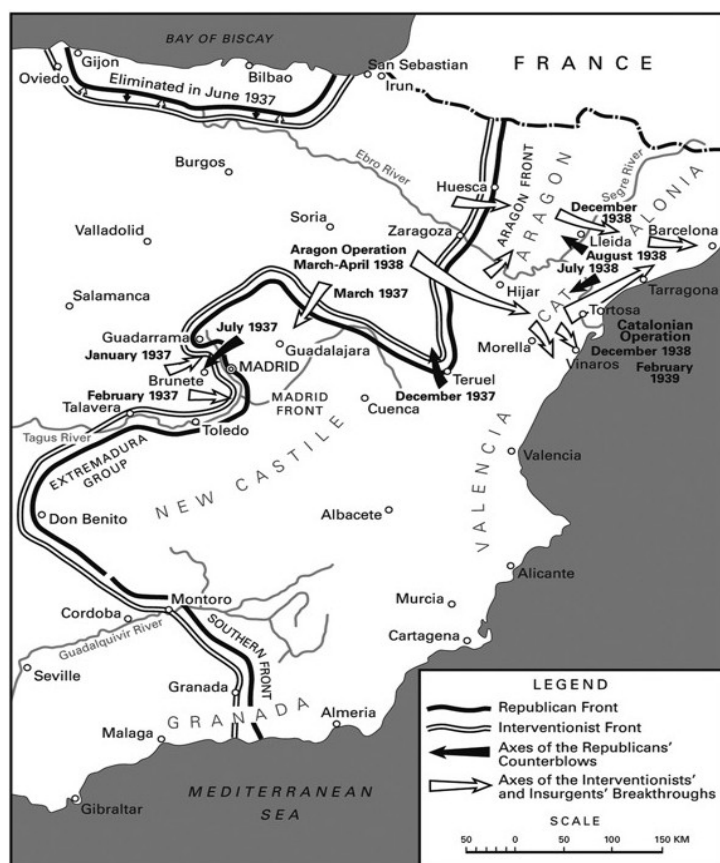
Ces conditions générales, qui ont abouti à la transformation d'une guerre de manœuvre en une guerre de position, impliquaient l'impuissance des moyens de manœuvre là où cela était possible par les conditions de l'espace, et en l'absence de la force de percée de l'attaque là où il était nécessaire de renouveler la manœuvre.

Dès le début de l'année 1937, un front s'est établi le long de l'énorme longueur de la péninsule ibérique, des montagnes cantabriques à Malaga. Il n'était pas encore continu et positionnel ; mais il a stabilisé la situation et, à cet égard, a commencé à jouer le rôle de front de position de la Première Guerre mondiale.

Ce phénomène a immédiatement attiré l'attention.

Le front en Espagne s'est levé sans aucune sorte de considérations intentionnelles et sans aucune sorte de préparation. Il n'y avait pas de conditions préalables à cela en ce qui concerne les lignes fortifiées ou les points forts préexistants, bien que les conditions géographiques du terrain montagneux y aient été sans aucun doute favorables.

Le front en Espagne s'est immédiatement étendu sur 2000 kilomètres. Lorsque la zone de Bilbao⁷ est tombée au début de l'été 1937, le front s'est établi des Pyrénées à la rive sud de la Péninsule, avec une longueur totale de 1500 kilomètres. C'était exactement le double de la longueur du front en France au début de 1918.



La situation du front en mars 1937

⁷ La région de Bilbao était défendue sur un front de 70 kilomètres par un total de 50.000 soldats. Les fortifications ne consistaient qu'en 2 à 3 lignes de tranchées et n'avaient aucune profondeur.

En 1918, le front occidental s'étendait sur 750 kilomètres, avec une armée alliée de 4.000.000 d'hommes. Vingt ans plus tard, le front républicain en Espagne, long de 1500 kilomètres, contenait une armée de 500.000 à 600.000 hommes ; c'est-à-dire environ un huitième, ou 12 %, de l'armée alliée en 1918. Ainsi, avec un front deux fois plus long que celui de la France en 1918, et une armée huit fois plus petite que celle des Alliés en 1918, un front n'en fut pas moins établi en Espagne. Naturellement, il doit avoir son propre caractère particulier.

Au moins 1.500.00 soldats (sur la base d'un calcul de 1000 hommes par kilomètre de front) sont nécessaires pour tenir un front de 1500 kilomètres. L'armée républicaine disposait de moins de 50 % de ce nombre. Dans ces conditions, le front en Espagne ne pouvait pas avoir la nature d'une ligne ininterrompue et était plutôt un écran le long de toute une série de secteurs. En cela, il se distingue du front de position de la guerre de 1914-1918. Le long d'axes individuels et secondaires, seules les zones importantes ont été fortifiées en tant que points forts. Souvent, en particulier en montagne, seuls des postes d'observation étaient laissés derrière. Dans l'ensemble, la façade était faiblement couverte. Cependant, dans l'ensemble, cela n'a pas changé sa signification. C'était un front qui avait stabilisé la situation, divisé les deux camps par un mur de feu et qui avait donné un caractère positionnel à la guerre.

On s'est empressé de tirer de ce phénomène la conclusion qu'une guerre de position n'est pas un phénomène passager propre à la Première Guerre mondiale de 1914-1918 et que si en Espagne nous n'avons pas pu, en général, éviter l'établissement d'un front continu, cela signifie qu'il est inévitable dans toute guerre moderne.

Il semblait, sans l'ombre d'un doute, que toutes les conditions objectives favorisaient le caractère manœuvrier de la guerre en Espagne. Après tout, plus le front est grand et plus la taille de l'armée est petite, alors, semble-t-il, plus les conditions d'une guerre de manœuvre sont grandes.

Cependant, ce sont précisément les événements d'Espagne qui ont montré une fois de plus que la véritable raison de l'établissement d'un front ne consiste pas dans la simple corrélation de l'espace avec le nombre des armées belligérantes, mais dans l'absence d'armes très mobiles pour développer des manœuvres là où cela est possible, selon des conditions objectives, et en l'absence de la puissance pénétrante de l'attaque, là où l'occasion de manœuvre doit être acquise au prix de la victoire sur la résistance frontale de l'ennemi.

Bien sûr, il y avait des raisons particulières à l'établissement d'un front en Espagne. La crainte qu'une seule province ou un seul morceau de terre ne tombe entre les mains de l'ennemi força les républicains à se disperser largement le long du front.

L'insuffisance des forces, l'absence de réserves préparées et l'impossibilité de rattraper leurs pertes forcèrent les républicains à économiser strictement leurs hommes et leur matériel et les empêchèrent de tout mettre en œuvre dans une opération décisive dans une direction choisie. Cela les a davantage inclinés à une stratégie défensive et a inévitablement conduit à leur dispersion le long du front pour la défense de leur territoire.

C'est ainsi que la guerre en Espagne devint une guerre de position.

Les premières tentatives pour surmonter le front de position ont été rejetées et ont montré, en général, la même tendance. Grâce à la supériorité de l'ennemi en hommes et en matériel, l'attaquant a d'abord été en mesure d'obtenir un succès local et de pénétrer dans la position défensive. Cependant, en raison de l'absence d'armes de suppression profonde, l'intrusion tactique n'a pu nulle part se transformer en une percée opérative et à chaque fois, les réserves de la défense se sont librement écoulées vers le secteur de la percée. Le transport automobile les a aidés en soutenant le transfert des troupes avec une grande rapidité. Par exemple, lors des combats près de Brunete, les deux camps ont jeté leurs réserves en 2 à 3 heures depuis des zones situées jusqu'à 100 kilomètres du front.

Avec l'arrivée des réserves de la défense, l'offensive s'arrêterait et la situation perdue serait rapidement rétablie.

C'est ainsi que se sont déroulées les premières tentatives de percée en Espagne en 1937.

Enfin, les ennemis des républicains ont pu, grâce à l'aide de l'étranger, concentrer des forces relativement importantes, obtenant ainsi une supériorité décisive sur terre et dans les airs.

Dans le même temps, les républicains, bloqués de toutes parts, sont privés de cette aide et sont livrés à eux-mêmes.

Pour eux, la guerre s'est transformée davantage en une **guerre d'impuissance matérielle** ; en 1938, la dernière et difficile étape de la lutte s'ensuivit pour eux.

L'ennemi menait déjà des opérations décisives, coupant successivement les principales zones de l'Espagne républicaine les unes des autres.

En Aragon, dès mars-avril 1938, 24 divisions d'infanterie (250.000 hommes) attaquèrent le long d'un front de 90 kilomètres, soutenues par 1800 canons, 250 chars et 700 avions. Une densité de 60 à 70 canons et 15 chars par kilomètre de front a été atteinte le long de l'axe de l'attaque principale.

C'était encore deux fois moins qu'en 1918 (il y avait alors 120 canons, 30 chars et une division par 1,5 à 2 kilomètres de front).

Cependant, cela garantissait déjà la force de percée nécessaire contre la défense techniquement faible des républicains.

Au cours de la dernière phase de la guerre, au tournant de 1938-1939, cette suffusion s'est encore accrue dans l'opération catalane.

Les adversaires des républicains ont obtenu une supériorité énorme et écrasante : deux contre un dans l'infanterie, et dix fois dans l'artillerie, les chars et l'aviation.

En février 1939, pour 50 chars et 50 avions possédés par les républicains, leurs ennemis avaient 500 chars et 800 avions. La corrélation a même atteint 1 : 50 pour certains types d'équipements.

Dans le même temps, l'armée républicaine tendait ses derniers nerfs et n'avait même pas assez d'armes pour son infanterie.

Le grand héroïsme et la juste cause des républicains n'ont pas pu compenser cette faiblesse matérielle et, dans ces conditions, l'issue de la lutte était prédéterminée. Lorsque le peuple a été trahi et que le haut commandement a retourné sa veste, la fin tragique s'est inexorablement ensuivie. On peut donc parler moins sérieusement de la signification de l'expérience de la phase finale de la guerre en Espagne, parce que le résultat a été déterminé avant tout par la simple corrélation des forces.

Cependant, le cours des événements qui a conduit l'ennemi au résultat final mérite encore plus d'attention.

Malgré leur énorme supériorité, les interventionnistes⁸ ont été incapables d'atteindre un objectif décisif au cours de la dernière période de la guerre par une seule attaque profonde et écrasante sur tout le front et dans sa profondeur.

Leur offensive n'a pas abouti à l'effondrement général et simultané du front républicain et au développement sans entrave de la percée dans les profondeurs jusqu'au résultat final. Une telle forme d'opération était encore un phénomène inconnu de la stratégie linéaire employée en Espagne⁹.

Ainsi, des formations motorisées et mécanisées indépendantes développant directement la percée dans la profondeur n'ont pas été utilisées, bien que leur emploi aurait pu donner une tournure complètement différente aux événements.

L'offensive des interventionnistes a été menée selon les anciens principes linéaires. Elle s'est déroulée en une série d'opérations individuelles avec un objectif limité, qui s'est à chaque fois développé le long d'un seul axe choisi et a rapidement atteint une limite définitive dans son développement. Suite à cela, l'attaquant est contraint de se retourner contre un autre secteur du front et, à la suite d'une pause importante nécessaire au regroupement et à un nouveau déploiement, commence ses opérations le long d'un autre axe.

Cette méthode de percées successives avec un but limité, où l'attaquant se jette d'abord contre un secteur du front, puis contre un autre, et enfonce à chaque fois un coin, est bien connue de l'expérience de la guerre en 1918 sur le théâtre français. Cela a demandé beaucoup de temps. En

8 Note de l'éditeur. Ici, Isserson fait référence au soutien militaire allemand et italien aux forces nationalistes.

9 En prenant de l'avance, nous dirons seulement qu'une telle opération a été menée en 1940 en France.

conséquence, les combats en Espagne ont pris un caractère prolongé et tous les signes d'une lutte d'usure. En mars-avril 1938, les interventionnistes commencèrent l'opération Aragon et, dans une série d'attaques individuelles successives, d'abord vers le sud à partir de l'Èbre, puis vers le nord de celui-ci, et enfin, à nouveau vers le sud, atteignirent la côte, après avoir séparé la Catalogne de Valence.

Il s'agissait d'une opération de ruées individuelles, qui n'ont pu nulle part se figer en une seule bourrasque générale d'une offensive décisive développée jusqu'à la fin.

Puis, retardés à l'été 1938 par les contre-coups des républicains le long de l'Èbre et du Segre, les interventionnistes ne purent entreprendre qu'en décembre 1938 leur prochaine grande opération en Catalogne, qui tomba finalement en février 1939, après une résistance héroïque.

C'était déjà la dernière étape tragique de la lutte pour les républicains, lorsque leurs forces et leurs opportunités étaient épuisées.

Il a fallu une année entière (du début de 1938 au début de 1939) en Espagne pour la méthode d'opérations successives dans un but limité pour finalement obtenir un résultat stratégique décisif.

Dans le même temps, le secteur central de Madrid du front républicain maintint sa stabilité jusqu'à la fin de la guerre et resta intact ; il a simplement été ouvert à l'ennemi par les agents de Franco. Si les interventionnistes avaient dû continuer la guerre après la chute de la Catalogne, il leur aurait fallu beaucoup de temps pour percer le front central le plus puissant.

Tels ont été les résultats de la stratégie d'opérations successives en Espagne.

Et tout cela dans le contexte de l'énorme et écrasante supériorité de l'attaquant en hommes et en matériel.

La question de savoir si cette méthode donnera le même résultat qu'en Espagne, compte tenu d'une défense puissamment organisée et de réserves importantes, reste en question. En tout état de cause, cela nécessiterait beaucoup plus de temps qu'en Espagne. En 1918, le théâtre français a montré que les Allemands n'arrivaient pas à prendre une décision par cette méthode et que les forces de l'attaquant étaient sujettes à l'usure, et non les réserves de la défense.

Si la défense dispose de réserves et d'opportunités pour une résistance continue, alors chaque rupture entre les opérations de l'attaquant sera employée par elle afin de répondre à l'offensive suivante avec des forces restaurées.

Les républicains n'avaient ni les occasions ni les réserves pour cela. Les pertes et l'attrition qui suivaient chaque percée ne pouvaient être ni compensées ni restaurées. Ainsi, les conditions en Espagne étaient substantiellement différentes et de cette manière se distinguaient de la situation des Alliés sur le théâtre français en 1918.

Les percées successives de l'ennemi ont conduit à une dispersion des réserves déjà faibles des républicains et ont donc connu le succès.

Lorsque la Catalogne fut isolée du centre de l'Espagne, l'opportunité de manœuvrer les réserves au niveau stratégique tomba complètement à l'eau. En conséquence, les réserves n'ont conservé qu'une importance locale, ont été rapidement entraînées dans les combats le long de leur axe et, finalement, ont commencé à être complètement épuisées.

Après cela, l'intrusion dans la zone défensive et sa percée tactique n'ont pas exigé, essentiellement, son développement opératif ; parce que même sans cela, la percée se serait transformée par la suite en une avancée offensive relativement libre qui ne rencontrerait plus de nouvelles forces défensives en profondeur.

Dans ces conditions, la frappe de toute la profondeur défensive a tout simplement perdu son importance, car il n'y avait pas de profondeur dans une large mesure. La percée a été résolue par le seul dépassement tactique de la défense. Il n'a pas été tenté de mener en Espagne les formes de lutte en profondeur, telles que la répression générale et la frappe de toute la profondeur de la défense.

Les moyens nécessaires pour cela, principalement les grandes formations de chars pour développer l'attaque en profondeur, n'étaient pas disponibles. De plus, du point de vue de la théorie militaire démodée, une telle opération en Espagne n'était pas provoquée par des conditions de

nécessité. Il faut supposer que si elle avait été employée, elle aurait sans aucun doute conduit à un développement différent de la guerre.

La méthode des opérations successives n'était, bien sûr, pas représentative d'une grande guerre moderne et de la percée d'une défense puissante avec de grandes réserves. Cela est clair dans les conditions mêmes de la guerre en Espagne, où la défense n'avait pas de réserves au stade final.

Dans ces conditions, les efforts des moyens de lutte quantitativement limités pourraient être concentrés le long d'une seule ligne de front pour une coopération immédiate. C'était tout à fait suffisant pour résoudre la tâche de la percée en Espagne. Naturellement, lorsque des moyens sont limités, on ne peut pas les détacher pour un emploi indépendant.

Tous les nouveaux moyens de lutte ont été employés en Espagne sur la base d'une coopération étroite et directe.

L'aviation a fonctionné efficacement sur le champ de bataille, soutenant directement les forces terrestres. Il y a eu des cas d'actions indépendantes contre des cibles importantes à l'arrière, bien qu'elles aient donné peu de résultats positifs.

A la fin de l'année 1936, Franco envoya 20 à 50 bombardiers contre Madrid à trente reprises en 52 jours, afin d'écraser la résistance républicaine. A chaque fois, les avions ont largué environ 50 tonnes d'explosifs. L'objectif n'a toutefois pas été atteint. Madrid et Barcelone, malgré des attaques aériennes systématiques, ont tenu bon pendant plus de deux ans. A la fin de la guerre, les deux lignes de chemin de fer reliant la Catalogne à la France ont été soumises à des raids quotidiens et ont cependant continué à fonctionner jusqu'à la fin. La ligne à voie unique de Barcelone à Valence a fonctionné pendant deux ans jusqu'à ce qu'elle soit coupée au sol par l'ennemi, qui avait percé jusqu'à la mer.

On tire souvent de ces exemples la conclusion que l'armée de l'air ne peut pas être un facteur décisif dans la guerre moderne. En même temps, cependant, ils ne tiennent guère compte du fait que, dans la guerre d'Espagne, l'armée de l'air n'a jamais atteint des effectifs qui lui auraient permis d'entreprendre des opérations aériennes indépendantes. Après tout, le long d'un front quatre fois plus grand que le front français de la Première Guerre mondiale, l'aviation espagnole ne représentait que 12 à 15 % du nombre d'avions présents le long du front occidental en 1918.

En ce qui concerne les perspectives d'une grande guerre moderne, cette aviation représentait à peine 10 % de la puissance aérienne que rassemblent les grands États d'Europe.

A cet égard, l'expérience modeste de l'Espagne est très peu convaincante.

Les chars n'ont également été utilisés en Espagne qu'en coopération directe avec l'infanterie, sans s'en libérer en aucune façon. Dans la première période de la guerre, ils étaient généralement employés en petits groupes, ou tout à fait seuls. En conséquence, ils rencontraient des tirs concentrés et étaient souvent mis hors de combat et brûlés.

Une norme de 80 à 100 chars par kilomètre de front est possible compte tenu de l'utilisation massive de chars dans une guerre moderne. En Espagne, jusqu'à 30 chars par kilomètre de front n'ont été utilisés que dans de rares cas ; pour la plupart, il y en avait beaucoup moins (15 chars par kilomètre de front). Naturellement, les chars ne pouvaient être utilisés nulle part pour résoudre des tâches opératives de manière indépendante, car les formations de chars organisées de manière indépendante manquaient pour cela.

En conséquence, les chars en Espagne n'ont fait que renforcer l'infanterie et n'ont pas été en mesure d'introduire quoi que ce soit de qualitativement nouveau dans la nature de l'engagement.

Une attaque de chars vraiment moderne, soutenue par tous les moyens de lutte, n'a pas été réalisée en Espagne et n'a pas pu être réalisée en raison d'une pénurie de véhicules nécessaires, en quantité et en qualité.

A cet égard, l'expérience de l'Espagne a probablement montré très peu, plutôt que beaucoup.

Fuller s'exprima sur l'emploi des chars en Espagne : « Dans l'ensemble, on peut dire que dans cette guerre, la tactique des chars était absente ».

En ce qui concerne la qualité des véhicules italiens utilisés, Fuller a écrit : « Sans aucune exagération, le char léger qui a été utilisé n'est pas capable de surmonter des obstacles qui peuvent

facilement être surmontés par un poney écossais ». Il a qualifié ce char de « cercueil en mouvement ».

On tire souvent la conclusion de l'expérience espagnole que les nouveaux moyens de lutte ne faisaient que soutenir la possibilité de mener une attaque moderne, mais n'ont rien changé dans son caractère et ses formes.

Du point de vue de la perspective d'une grande guerre moderne et de l'emploi massif des nouveaux moyens de lutte, cette conclusion était extrêmement myope.

Dans l'histoire des guerres, en général, il y a peu de cas où un nouveau moyen de combat exerce immédiatement une influence décisive sur la nature de la lutte, car l'art et la capacité de l'employer ne naissent généralement pas en même temps que son apparition.

La plupart du temps, lorsqu'un nouveau moyen de lutte est employé en quantité limitée, il crée généralement une fausse impression quant à ses possibilités, et alors la perspective de son emploi est souvent complètement perdue.

La portée limitée d'une petite guerre et l'expérience « d'une valeur d'un sou » des petits événements de combat restreignent à l'extrême la perception de ses possibilités et peuvent orienter la pensée sur une voie très étroite, qui ferme les yeux sur les perspectives d'une grande guerre.

Engels l'a déjà fait remarquer, en parlant de l'influence d'une petite guerre coloniale sur l'esprit des commandants français.

Dans son article *Les possibilités et les conditions préalables à une guerre de la Sainte-Alliance contre la France en 1852*, Engels écrivait :

« Quant aux Français, ils ont même perdu pour un temps le fil de la tradition napoléonienne d'une grande guerre, grâce à la petite guerre qu'ils ont menée en Algérie. Les généraux qui y commandent ne sont-ils pas en train de perdre l'oeil nécessaire dans les conditions d'une grande guerre ? Il n'y a aucun doute sur le fait que la cavalerie française est en train d'être ruinée en Algérie. Elle perd de sa force, désapprend l'attaque rapprochée et apprend à opérer dans toutes les directions, dans lesquelles, cependant, les Cosaques, les Hongrois et les Polonais seront toujours supérieurs. Parmi les généraux, Oudinot¹⁰ s'est compris sur les murs de Rome et seul Cavaignac¹¹ s'est distingué dans les combats de juin¹² ; mais tout cela est loin d'être de grandes épreuves »¹³.

Nous pouvons également dire que la guerre en Espagne « n'est pas encore une grande épreuve » et avoir raison de nous demander si elle n'a pas donné une fausse impression d'une grande guerre moderne, et si les chars ne se sont pas « ruinés » en Espagne ; c'est-à-dire, n'ont-ils pas appris là-bas à opérer en groupes individuels dispersés, au lieu de lancer des attaques rapprochées organisées au niveau opératif dans la profondeur de la position de l'ennemi.

La guerre d'Espagne a sans aucun doute donné la première expérience de l'emploi tactique des nouveaux moyens de lutte sur les champs de bataille de l'Europe et a levé le premier rideau sur le champ de bataille moderne.

Cette guerre était cependant plus un atelier d'essai technique de certains types d'armes modernes, mais n'était en aucun cas une répétition générale d'une grande guerre et des nouvelles formes de lutte.

Il faut donc traiter très attentivement l'expérience de la guerre en Espagne.

En général, l'expérience n'est souvent pas importante en soi. Les conclusions qui en sont tirées sont beaucoup plus importantes.

10 Note de l'éditeur. Le lieutenant-général Charles Nicolas Victor Oudinot (1791-1863) est le fils de Nicolas Oudinot, l'un des maréchaux de Napoléon. Il a servi dans les guerres napoléoniennes et plus tard lors de la restauration des Bourbons. Il commande les troupes françaises qui prennent Rome et rétablissent le pape en 1849. Il prend sa retraite après le renversement de la Seconde République par Louis-Napoléon en 1851.

11 Note de l'éditeur. Le général Louis-Eugène Cavaignac (1802-1857) s'engage dans l'armée en 1824 et joue un rôle distingué dans la conquête française de l'Algérie. Rappelé au pays en 1848, il est nommé ministre de la Guerre par le gouvernement qui suit le renversement du roi Louis-Philippe. En tant que chef de la Garde nationale, il réprima de manière décisive l'insurrection de juin 1848.

12 Note de l'éditeur. Il s'agit du soulèvement des ouvriers français, en colère contre la fermeture des Ateliers nationaux, contre le gouvernement français suite à la destitution du roi Louis-Philippe. Le général Cavaignac réprime le soulèvement de juin 1848, qui fait 10.000 morts et blessés.

13 Marx et Engels, vol. VIII, p. 456.

Souvent, les conclusions tirées de l'expérience de la guerre en Espagne n'évoquaient pas du tout gaiement les perspectives d'une lutte armée moderne. Un front positionnel est inévitable ; la guerre revêt à nouveau le caractère rampant d'un dépassement successif de la résistance du front ; le système des opérations d'usure, et donc la stratégie d'usure, imprime une fois de plus son empreinte inévitable sur la nature de la guerre ; les nouveaux moyens de lutte ne peuvent pas changer la nature de l'engagement et de l'opération modernes, et les attaques destructrices dans toute la profondeur n'ont aucun espoir de se réaliser ; il ne faut pas parler de nouvelles formes d'opération destructrice en profondeur, tels sont les tristes refrains qui découlaient inévitablement de nombreuses déclarations sur l'expérience de la guerre en Espagne. Le retour aux méthodes éprouvées mais sans espoir pour percer en 1918 a trouvé une reconnaissance beaucoup plus grande après la guerre d'Espagne.

Et ils disent que rien n'a changé.

La guerre en Espagne était une répétition complète de la guerre mondiale de 1914-1918. D'après le cours général du déroulement des événements, cela est certainement vrai, et ne pourrait pas être autrement. Si l'on se bat avec de vieilles méthodes, alors les vieilles histoires se répètent. La fin de la guerre en Espagne a été, bien sûr, différente de celle de la guerre de 1914-1918 sur le front français. L'attaquant a atteint son objectif et la percée a conduit à un résultat final. Mais la raison n'en est nullement dû à l'efficacité des anciennes méthodes de lutte, mais plutôt à l'énorme et écrasante supériorité de l'attaquant en hommes et en matériel, et de la faiblesse matérielle et de l'absence de réserves des républicains. Dans de telles conditions, les anciennes méthodes ont pu se justifier, mais elles avaient très peu à nous apprendre sur les perspectives de développement de l'art militaire et d'une grande guerre moderne.

Il était prématuré et de courte vue de dire que les nouvelles formes de lutte, qui exigent de frapper en profondeur toute la résistance de l'ennemi, ne se sont pas justifiées.

Personne n'a essayé ni pu les employer en Espagne. Il n'y avait pas les conditions pour cela, ni de réelle nécessité. Pour beaucoup de ceux qui n'ont pas réussi à comprendre ces raisons et qui sont dépourvus d'une compréhension du cours historique des choses, cela n'est pas clair. L'expérience en Espagne est devenue pour eux quelque chose d'englobant et d'exhaustif. Ils sont vraiment devenus « une béquille pour un esprit boiteux ».

La perspective historique du développement immédiat du nouvel art militaire, qui frappait déjà à la porte de l'histoire, n'est pas encore ouverte.

Entre-temps, tout l'aspect négatif de la guerre en Espagne indiquait ces perspectives, si l'on considère les événements du point de vue de ce qui s'est déjà produit et de ce qui s'est développé.

Il y a beaucoup de choses de l'expérience de la guerre en Espagne qui pourraient encore sembler stables et conserver leur importance. Cependant, « pour la méthode dialectique, ce qui est le plus important, ce n'est pas ce qui semble stable à un moment donné, mais qui commence déjà à mourir, mais ce qui surgit et se développe, même s'il semble instable à un moment donné, car il n'y a que ce qui surgit et se développe qui est insurmontable »¹⁴.

La guerre en Espagne n'était pas encore une guerre des **nouvelles formes de lutte en action**. Tout ce qui est nouveau n'est pas partout immédiatement révélé dans tout son contenu spécifique, et en aucun cas dans toutes les conditions. Rien de nouveau n'arrive en soi. Il faut lutter pour tout ce qui est nouveau dans l'histoire. Pour la révélation de tout ce qui est nouveau, il faut les conditions appropriées, une théorie progressiste et une volonté déterminée. Ces conditions n'existaient pas en Espagne.

Cependant, six mois après la fin de la guerre en Espagne, des événements se sont déroulés dans la partie orientale de l'Europe qui ont révélé les différentes opportunités de mener la lutte armée.

14 Kraktii Kurs Istorii VKP (b), chap. IV, section 2, p. 101.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE GERMANO-POLONAISE

1. Introduction

La guerre germano-polonaise n'était pas au sens propre du terme une guerre à part entière entre deux forces politiquement égales, également capables de résoudre leurs tâches par la force des armes.

« Un État multinational qui ne connaît pas de liens d'amitié et d'égalité entre les peuples qui l'habitent, mais au contraire repose sur l'oppression et le manque d'égalité des minorités nationales, ne peut pas représenter une force militaire puissante »¹⁵.

Par conséquent, « l'État polonais s'est avéré si impuissant et incapable de fonctionner qu'il a commencé à s'effondrer lors des premiers revers militaires ».

Il ne faut pas essayer d'expliquer la défaite rapide de la Pologne uniquement par la supériorité de l'organisation militaire et de l'équipement militaire de l'Allemagne. Nous voyons comment la même supériorité dès le début n'a pas donné de tels résultats en Chine, où les larges masses populaires se sont unies pour la défense de leur pays et ont organisé une résistance.

Cependant, la défaite militaire de la Pologne fera évidemment encore l'objet d'étude historique détaillée. Selon son issue catastrophique, elle ne trouve son exemple que dans la défaite de la Prusse par Napoléon Ier lors de la bataille d'Iéna¹⁶ en 1806. Puis Napoléon achève son adversaire en 19 jours, en comptant de son entrée en Prusse jusqu'à la prise de Berlin. En septembre 1939, l'armée polonaise a été complètement vaincue en 16 jours.

Il y a beaucoup de points communs entre la témérité et l'arrogance de la politique polonaise dans les jours d'avant septembre 1939 et la folie de l'ardeur belliqueuse des cercles de la cour prussienne à la veille d'Iéna.

Comme on le sait, Napoléon éclata de rire à l'ultimatum prussien, qui exigeait le retrait des forces françaises derrière le Rhin. Il qualifia la lettre du roi de Prusse de « pamphlets répugnants que le ministère anglais lui fait produire chaque année pour 500 livres sterling », et y répondit par l'hypothèse immédiate d'une offensive. En conséquence, comme le dit Mehring¹⁷, « la populace des Junkers trébucha dans la guerre plus qu'elle n'y entra ; elle a été emportée par le poids croissant de ses crimes jusqu'à cette pente descendante le long de laquelle elle a irrésistiblement roulé dans les profondeurs d'une honte inouïe »¹⁸.

Tout cela s'applique d'une manière étonnante à la racaille de la clique militaire polonaise.

Quant à la catastrophe d'Iéna, un historien officiel a écrit : « On peut difficilement trouver des événements similaires dans tout le cours de l'histoire militaire ». L'histoire a trouvé un autre exemple d'un événement similaire dans la défaite militaire de la Pologne.

Bien sûr, lorsqu'une armée subit une défaite aussi catastrophique, les raisons sont toujours cachées dans des facteurs d'importance politique. A cet égard, la bataille d'Iéna était prédéterminée et, d'un point de vue militaire, n'était qu'une formalité.

En 1806, l'armée prussienne se disperse, selon l'expression de Napoléon, « comme un brouillard d'automne ». La même chose est arrivée à l'armée polonaise en 1939. Clausewitz écrit que la Prusse n'aurait pas risqué la guerre en 1806 « si elle avait soupçonné que le premier coup de

15 Extrait d'un éditorial de la *Pravda* du 14 septembre 1939.

16 Note de l'éditeur. La bataille d'Iéna a eu lieu le 16 octobre 1806, à la suite de la déclaration de guerre de la Prusse à la France napoléonienne. Ici, et près de la ville voisine d'Auerstedt, les Prussiens ont été vaincus de manière décisive. Les Français suivirent rapidement leur victoire et soumièrent la Prusse à la domination française pendant plusieurs années.

17 Note de l'éditeur. Franz Mehring (1846-1919) est un journaliste et historien allemand. Il a ensuite rejoint le Parti social-démocrate allemand et s'est rapproché de son aile gauche pendant la Première Guerre mondiale.

18 Mehring, *Ocherki po Istorii Voïn i Voennogo Iskusstva*. 3^e édition augmentée et révisée. Voengiz, p. 254.

pistolet serait l'étincelle jetée dans le magasin, à partir de l'explosion duquel elle se retrouverait projetée dans le ciel ».

La clique militaire polonaise a pris une telle décision, parce que sa politique aventuriste effrénée était incapable de prévoir une telle perspective. Si l'issue de la guerre germano-polonaise a été prédéterminée de cette manière par la corrélation même des valeurs politiques, cela ne peut cependant pas affaiblir l'intérêt pour l'aspect militaire des événements.

Bien sûr, il ne faut pas juger du caractère d'une grande guerre moderne, de sa véritable intensité, de sa durée et de ses perspectives de développement en fonction de la guerre germano-polonaise. En termes de courte durée et de poursuite vigoureuse de son issue en 16 jours, cette guerre ressemblait davantage à une marche ou une campagne distincte, dont le contenu était une seule opération stratégique globale, menée du début à la fin sans interruption et en un seul développement de manœuvre.

Cette guerre n'a pas nécessité l'engagement de tous les ressorts nombreux et variés de la guerre moderne et, à cet égard, n'a pas révélé tous ses nombreux aspects.

Il serait donc extrêmement frivole de tirer des conclusions sur le caractère global de la guerre moderne d'après l'expérience de la guerre germano-polonaise.

Cependant, cette guerre revêt un intérêt incontestable et une grande importance du point de vue de problèmes tels que :

- a) la nature de l'entrée en guerre ;
- b) les conditions qui donnent lieu à une guerre de manœuvre ;
- c) l'emploi opératif et les possibilités des moyens modernes de lutte, en particulier l'aviation et les forces motorisées et mécanisées ;
- d) les perspectives de développement de la manœuvre de la lutte jusqu'à l'obtention d'un résultat décisif ;
- e) les modalités de conduite des opérations.

Si la guerre germano-polonaise a jeté une certaine lumière sur la résolution possible de ces problèmes, elle acquiert alors une importance pour l'étude de la nature de la guerre moderne.

De ce point de vue, l'expérience de la guerre germano-polonaise est d'autant plus importante qu'elle s'est déroulée entre deux armées régulières organisées, disposant à un degré ou à un autre de tous les moyens de lutte modernes, notamment du côté allemand.

2. L'entrée en guerre

La nature de l'entrée en guerre détermine généralement les lignes de base le long desquelles la guerre se développe, au moins pendant la période initiale. Et parce que tout développement ultérieur découle de celui qui précède, de cette façon, la nature de l'entrée en guerre détermine souvent sa ligne de développement dans son ensemble. Afin d'obtenir une compréhension correcte de la guerre, il est nécessaire de comprendre comment son ouverture s'est produite.

A cet égard, la guerre germano-polonaise représente un phénomène nouveau dans l'histoire.

Le conflit politique entre l'Allemagne et la Pologne, qui découlait des conditions du traité de Versailles, selon lequel la Prusse orientale était séparée de l'Allemagne centrale par le corridor polonais, a éclaté dès la fin de 1938. Son intensité a augmenté au fil des longs mois. A partir de l'été 1939, un conflit armé atteignait déjà son paroxysme. Et dès la fin de l'été, les deux camps se menacèrent ouvertement, parlèrent de l'inéluctabilité de l'action armée et s'y préparèrent.

Cependant, lorsque le 1^{er} septembre, l'armée allemande a démarré des opérations militaires avec des forces entièrement déployées, franchissant les frontières de l'ancienne Pologne sur toute sa longueur bordant l'Allemagne, cela s'est produit comme une surprise stratégique à une échelle jusqu'alors inconnue.

Personne ne peut dire aujourd'hui quand la mobilisation, la concentration et le déploiement ont eu lieu – des actes qui, d'après l'exemple des guerres passées et, en particulier, de la première guerre impérialiste, se distinguaient par des frontières temporelles bien définies.

La guerre germano-polonaise a commencé avec le fait même de l'invasion armée de l'Allemagne sur terre et dans les airs ; elle a commencé immédiatement, sans les étapes préliminaires habituelles dans la pratique des guerres passées.

L'histoire s'est heurtée à un phénomène nouveau. A la suite de la première guerre impérialiste, la littérature militaire a avancé une théorie, selon laquelle la guerre s'ouvre avec une « armée d'invasion », spécialement conçue à cet effet ; les principales forces du pays doivent alors se déployer et entrer dans les combats sous leur couverture. Selon ce plan, la mobilisation et la concentration de la masse principale des forces n'ont lieu qu'après le début de la guerre ; c'est-à-dire exactement comme cela s'est produit en 1914. L'entrée en guerre prend donc un caractère échelonné : d'abord l'armée d'invasion se met en mouvement, suivie de la masse des forces principales.

« La théorie de l'armée d'invasion » a immédiatement fait l'objet de sérieuses critiques. Elle ne fut acceptée par personne.

Comme contrepoids à l'armée d'invasion, en tant que premier échelon des forces armées, la presse militaire allemande écrivait :

« La stratégie de demain doit s'efforcer de concentrer toutes les forces disponibles dans les premiers jours du début des activités militaires. Il est nécessaire que l'effet de la surprise soit si choquant que l'ennemi soit privé de la possibilité matérielle d'organiser sa défense. En d'autres termes, l'entrée en guerre doit revêtir le caractère d'un coup étourdissant et écrasant, qui profite, comme l'écrivait Seeckt, de « chaque once de force ».

Pour un tel coup, même le principe selon lequel il est déclenché pendant les premières heures de la guerre est inapplicable ; bien au contraire, les premières heures de la guerre s'ensuivent parce que ce coup est déchaîné.

En même temps, la vieille tradition, selon laquelle il est nécessaire d'avertir de cela avant de frapper, est mise de côté. La guerre n'est plus déclarée. Cela commence simplement par les forces armées précédemment déployées. La mobilisation et la concentration ne sont pas liées à la période qui suit le début de l'état de guerre, comme c'était le cas en 1914, mais sont menées inaperçues bien avant cela. Bien sûr, il est impossible de le cacher complètement. La concentration devient connue d'une façon ou d'une autre. Cependant, il reste toujours un pas entre la menace de guerre et l'entrée en guerre. Cela suscite des doutes quant à savoir si une action militaire est réellement en préparation ou s'il ne s'agit que d'une menace. Et tandis qu'une partie reste dans le doute, l'autre, qui a fermement décidé d'une attaque, continue de se concentrer jusqu'à ce qu'une énorme force armée déployée apparaisse le long de la frontière. Après cela, il ne reste plus qu'à donner le signal et la guerre à grande échelle éclate.

C'est ainsi qu'a commencé la guerre germano-polonaise. Elle a révélé la nature complètement nouvelle de l'entrée dans la guerre moderne, et ce fut essentiellement la principale surprise stratégique pour les Polonais. Seul le fait de l'ouverture d'opérations militaires a finalement dissipé les doutes des politiciens polonais, qui ont surtout provoqué la guerre par leur arrogance, mais qui se sont en même temps retrouvés pris par surprise.

3. Les erreurs du commandement polonais

Le commandement polonais a également commis des erreurs stratégiques et des erreurs de calcul, qui ne peuvent pas être placées exclusivement en dépendance directe de la pourriture politique interne de l'ancien État polonais. Ils résident dans l'étonnante incompréhension des nouvelles conditions dans lesquelles le début d'une guerre moderne peut se produire.

Tout d'abord, à cet égard, l'état-major a perdu la guerre et a montré un exemple d'une incompréhension monstrueuse de la situation stratégique et de son évaluation profondément erronée. L'état-major français a commis une énorme erreur dans son évaluation de la situation stratégique dès son entrée en guerre en 1870. Cependant, les stratèges polonais ont largement dépassé les tristes leçons historiques de leurs professeurs.

Les erreurs du commandement polonais peuvent être réduites à trois principales :

1. Du côté polonais, ils pensaient que les principales forces de l'Allemagne seraient immobilisées à l'ouest par l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre et ne seraient pas en mesure de se concentrer à l'est. Ils portaient de l'idée qu'il resterait environ 20 divisions contre la Pologne et que les forces restantes seraient lancées contre l'Ouest et une invasion anglo-française. Telle était la grande foi dans la puissance et la rapidité de l'offensive des Alliés. Ainsi, le plan de déploiement stratégique de l'Allemagne en cas de guerre sur deux fronts semblait complètement erroné. Les capacités aériennes de l'Allemagne ont été évaluées de la même manière. Enfin, ils comptaient fermement sur l'aide immédiate et efficace de l'Angleterre avec des forces aériennes et navales. Les leçons historiques du passé ont disparu sans laisser de trace, ce qui a montré encore une fois la vraie valeur de l'aide promise par l'Angleterre, qui a toujours su se battre avec les soldats des autres.

Tous ces faux calculs conduisent à des conclusions encore plus fausses. Ils croyaient qu'il était possible de s'en sortir avec une seule armée de temps de paix. Ainsi, ils ne se sont pas pressés de mobiliser les divisions de deuxième ligne. Cependant, ils l'ont fait largement savoir, annonçant la mobilisation d'une armée de deux millions d'hommes. Ils pensaient effrayer l'ennemi avec une telle désinformation. Cependant, cela a eu l'effet inverse, car le commandement allemand a répliqué en concentrant des forces encore plus importantes contre la Pologne.

2. Du côté polonais, ils pensaient qu'en ce qui concerne les opérations actives de l'Allemagne, on ne pouvait parler que de Dantzig, et même pas de l'ensemble du corridor de Dantzig, et de la région de Poznan, qui avait été prise à l'Allemagne par le traité de Versailles. Ainsi, ils n'ont absolument pas réussi à comprendre les véritables objectifs et intentions de l'ennemi, réduisant toute la question du conflit mûrissant depuis longtemps à Dantzig.

Ainsi, ils ne se souciaient guère de la direction silésienne, d'où provenait en fait l'attaque principale de l'armée allemande.

3. Du côté polonais, ils pensaient que l'Allemagne ne pouvait pas attaquer immédiatement avec toutes ses forces contre la Pologne, car cela nécessiterait leur mobilisation et leur concentration. Ils seraient donc confrontés à une période d'ouverture qui donnerait aux Polonais l'occasion de s'emparer de Dantzig et même de la Prusse orientale. Ainsi, la préparation à la mobilisation de l'Allemagne et son entrée immédiate dans la guerre avec toutes ses forces n'ont jamais traversé l'esprit de l'état-major polonais.

Les Polonais ne comprenaient pas la situation stratégique et cela signifiait déjà la perte, à tout le moins, de la première étape de la guerre, puis de la guerre entière.

A cet égard, la guerre était perdue pour la Pologne avant même d'avoir commencé.

4. Le plan de déploiement stratégique polonais

Cette profonde incompréhension de l'ensemble de la situation stratégique a conduit le commandement polonais à un plan de déploiement stratégique complètement éphémère. Le déploiement polonais contre l'Allemagne s'est sans aucun doute déroulé dans des conditions très difficiles.

Ces conditions sont plus difficiles que celles dans lesquelles s'est déroulé le déploiement stratégique de l'armée russe en Pologne en 1914. Les Polonais devaient sécuriser un front de 800 kilomètres de la Białka aux Beskides (les éperons occidentaux des Carpates) contre l'Allemagne. De plus, au nord, il restait encore la Prusse orientale, dont la frontière faisait 300 kilomètres.

Le contour sinueux et flanqué de la frontière, qui entraînait inévitablement un déploiement dans diverses directions, et la frontière orientale non sécurisée avec l'Union soviétique, ont en fait conduit à la création d'un front de déploiement de 2500 kilomètres. Il aurait fallu au moins 200 divisions pour sécuriser complètement un front aussi énorme. La Pologne, bien sûr, ne disposait pas de telles forces.

La complexité du déploiement polonais contre l'Allemagne a également été déterminée par le fait que l'ancienne Pologne, tout au long de sa triste existence, s'est préparée à une guerre non

pas à l'ouest, mais à l'est, contre l'Union soviétique. Sa zone frontalière occidentale n'a pas été conçue comme une base opérationnelle. Il s'agissait plus probablement d'une base arrière et complètement inadéquate au rôle de théâtre d'activités militaires. Il n'avait aucune sorte de fortifications, bien qu'il soit richement équipé de bases arrière et de dépôts. De plus, toutes les cibles militaro-économiques de l'ancienne Pologne et le centre de l'industrie polonaise étaient situés à l'ouest. 95 % de l'extraction polonaise du charbon, dix usines de zinc et de plomb, qui fournissaient 100 % du zinc et du plomb (108.000 tonnes par an), et des usines nitriques, qui produisaient 50 % de la production polonaise totale de nitrates, se trouvaient en Haute-Silésie. Dans l'ensemble, toute la base économique de l'ancienne Pologne était située à l'ouest. Toutes les communications et les routes commerciales avec l'Europe occidentale passaient par les régions occidentales.

Ainsi, alors qu'ils étaient déployés à l'ouest contre l'Allemagne, les Polonais ont mené la guerre avec leurs arrières, et non avec leur front.

Il semblait donc que cette seule circonstance les aurait forcés à aborder un déploiement à l'ouest avec une prudence particulière. Cependant, si la question ne concernait que Dantzig, alors toutes ces conditions restaient naturellement en dehors de l'équation.

Les conditions opératives du déploiement n'étaient pas moins complexes. Les directions opératives à l'ouest, en particulier dans le couloir de Dantzig, regardaient dans le dos de l'autre et étaient débordées. L'axe directement sur Dantzig était serré dans un étau des deux côtés. L'axe du corridor vers la Prusse orientale était soumis à une menace de l'arrière de la Poméranie, et vice versa. A cet égard, l'utilisation du corridor de Dantzig comme base opérationnelle était une tâche stratégique extrêmement difficile. Weygand a écrit un jour à ce sujet : « Le couloir placera des tâches insolubles devant le commandement polonais, car sa défense est une affaire totalement impossible »¹⁹.

Finalement, le déploiement dans la région de Poznan a été débordé : par la droite depuis la Poméranie, et par la gauche depuis la Silésie. Dans l'ensemble, un déploiement sur la rive gauche de la Vistule a également été débordé : par le nord de la Prusse orientale, et par le sud par la Slovaquie. Telles étaient les conditions opérationnelles générales du déploiement polonais à l'ouest. Cela donnait à réfléchir à l'état-major, ce qui exigeait de lui une sagacité particulière dans l'art stratégique. Cependant, dans cette situation, il faut parler moins d'art. Ils ont abordé le plan de déploiement stratégique du côté polonais avec une pauvreté de pensée qui ne trouve son équivalent dans l'histoire que dans le déploiement des Autrichiens en Bohême contre la Prusse en 1866, lorsque l'armée de Benedek a également été débordée de différents côtés et vaincue.

La base du déploiement stratégique polonais en septembre 1939 était un plan offensif, qui se fixait pour tâche de s'emparer de Dantzig et de la Prusse orientale. L'arrogance stratégique, privée d'un véritable fondement, est élevée par ce plan à l'apogée de la caricature.

La Pologne a mis en place environ 45 divisions d'infanterie contre l'Allemagne. De plus, elle disposait d'une division de cavalerie, de 12 brigades de cavalerie indépendantes, de 600 chars et d'environ 1000 avions opérationnels. Tout cela a porté les effectifs de l'armée à environ 1.000.000 d'hommes.

La Pologne disposait d'environ trois millions de soldats entraînés, dont plus de la moitié avaient suivi une formation après 1920. Cependant, une énorme partie de cette réserve entraînée n'était pas du tout employée. En conséquence, jusqu'à 50 % des personnes aptes au service militaire sont restées en dehors de l'armée en septembre 1939.

Les forces polonaises étaient déployées en groupes à peu près comme suit :

19 Note de l'éditeur. Maxime Weygand (1867-1965) s'engage dans l'armée française en 1886 et occupe pendant la Première Guerre mondiale plusieurs postes d'état-major supérieurs. Pendant l'entre-deux-guerres, il sert de conseiller militaire aux forces polonaises combattant l'Armée rouge en 1920. Il a également servi au Moyen-Orient et en tant que chef d'état-major général, avant de prendre sa retraite en 1938. Il est rappelé au service à la suite du désastre français de mai 1940 et nommé commandant en chef, bien qu'il ne puisse rien faire pour éviter la défaite. Weygand a ensuite joué un rôle de premier plan dans le régime collaborationniste de Vichy, avant d'être arrêté par les Allemands.

6 divisions d'infanterie dans la région de Grodno-Bialystok contre la frontière sud-est de la Prusse orientale ;
7 à 8 divisions d'infanterie au nord de Varsovie, avec leur flanc gauche reposant sur Modlin, contre la frontière sud de la Prusse orientale ;
2 à 3 divisions d'infanterie dans la partie nord du couloir, contre Dantzig ;
4 à 5 divisions d'infanterie dans la partie sud du couloir, dans la région de Graudenz, contre la frontière sud-ouest de la Prusse orientale ;
7 à 8 divisions dans la région de Poznan, avec l'ordre d'opérer vers le nord sur le flanc des forces allemandes depuis la Poméranie, ou de se tourner vers le sud, en cas de menace allemande depuis la Haute-Silésie.
8 divisions couvraient Lodz par le sud-ouest, leur flanc gauche s'étendant jusqu'à Czestochowa ;
5 divisions couvraient Cracovie ;
Environ 4 à 5 divisions étaient laissées en réserve dans les régions de Varsovie et de Przemysl-Lvov ;
La cavalerie était principalement répartie entre les groupes de forces du nord concentrés dans la région de Poznan.

Ainsi, l'ensemble de l'armée polonaise, sans compter les forces de couverture le long de la frontière orientale et la réserve à l'intérieur du pays, se composait de 6 à 7 groupes distincts, dont la partie principale était orientée vers le nord, contre Dantzig et la Prusse orientale. Le puissant groupe de forces de Poznan constituait une sorte de réserve stratégique et, dans les rêves de certains de ces fantasmes stratégiques, devait évidemment entrer triomphalement dans Berlin, dont il n'était séparé que de 150 kilomètres. En réalité, ce groupe était condamnée à rester dans l'attente. De cette manière, les Polonais renoncèrent immédiatement à l'initiative de l'attaque indépendante en employant une partie importante de leurs forces, prédéterminant inévitablement qu'ils allaient opérer exactement comme l'ennemi le dictait. Tel est le sort habituel de ces forces qui sont réservées sans mission définie et sans but actif.

L'ensemble des troupes déployées était très mal commandé et les quartiers généraux des groupes opérationnels représentaient des organismes à peine organisés. Finalement, toutes les troupes sont restées à découvert. Il n'y avait pas de terrain fortifié, de points forts et de lignes défensives, à l'exception du point fort de Kulm le long de la Vistule dans le couloir de Dantzig et la forteresse de Modlin près du confluent de la Vistule et du Boug occidental. Il n'y eut pas non plus de tentative sérieuse d'ériger des fortifications de campagne pendant les jours qui restaient avant le déclenchement de la guerre. L'état-major polonais déclara négligemment qu'il n'y avait pas besoin de cela, car la guerre serait menée comme une manœuvre.

C'est ainsi que l'armée polonaise marcha droit vers l'ouragan qui s'apprêtait à l'emporter.

De l'avis de certains spécialistes de la guerre germano-polonaise, le déploiement polonaise est parfois dépeint comme quelque chose qui ne manque pas d'une idée stratégique précise. Il est même considéré comme fondé sur une perspective stratégique certaine du développement de la guerre.

Par exemple, l'Américain Eliot²⁰ estime que les Polonais ont organisé leur déploiement en trois échelons :

Le premier échelon comprenait les forces de couverture immédiatement à la frontière et était principalement représenté par la masse de cavalerie.

Le deuxième échelon comprenait trois armées – dans le couloir, dans la région de Lodz et dans la région de Cracovie, avec une force globale de 30 divisions d'infanterie et de 14 brigades de cavalerie.

Le troisième échelon comprenait la masse principale de 50 divisions mobilisées à l'est de la Vistule.

20 Note de l'éditeur. George Fielding Eliot (1894-1971) est né aux États-Unis mais a immigré en Australie alors qu'il était enfant. Il a servi dans l'armée australienne à Gallipoli et en France. Après avoir pris sa retraite de la réserve de l'armée américaine, il a beaucoup écrit sur des sujets militaires.

Le deuxième échelon était censé encaisser le coup et gagner du temps en retardant les combats jusqu'à ce que le troisième échelon puisse se préparer, se concentrer le long de la rive gauche de la Vistule et entrer dans les combats.

Ni les faits ni les actions ultérieures du commandement polonais n'indiquent qu'ils avaient un tel plan de déploiement en tête ou même qu'il ait été tenté.

Quoi qu'il en soit, le plan nécessitait un système de mobilisation extrêmement développée, ce qui manquait aux Polonais. C'était précisément le fait que la mobilisation de toutes les forces en Pologne n'était pas organisée et qu'elle prenait clairement du retard.

La mobilisation générale n'a été déclarée que le 30 août ; c'est-à-dire à la veille de l'invasion allemande. La mobilisation n'était pas destinée à avoir lieu. Elle n'a fait qu'introduire un terrible chaos sous les coups du début de la guerre. Les chemins de fer et les chemins de terre ont commencé à s'encombrer avec les réservistes mobilisés qui se dirigeaient vers les troupes qui se repliaient déjà. Tout ce triste tableau a montré que si le début d'un état de guerre attrape une armée moderne dans un état non mobilisé, alors il est déjà complètement impossible de compter sur l'opportunité de la mobiliser et de la concentrer et d'entrer en guerre de manière organisée.

C'est dans cette situation que, le matin du 1^{er} septembre, s'ensuivit l'invasion aérienne et terrestre simultanée de l'armée allemande déployée sur tout le front, en particulier par les principales forces de Silésie, d'où l'on attendait le moins l'ennemi.

Il n'y a pas eu de période de début de guerre. Il n'y a pas eu de préliminaires stratégiques ni d'opérations préliminaires. La guerre a commencé immédiatement à grande échelle et à toute vitesse. C'est précisément à ce moment de l'ouverture surprise d'opérations militaires sur un large front et avec toutes les forces déployées que la partie polonaise a fait une erreur de calcul.

Compte tenu des erreurs énumérées de l'état-major polonais, cela a créé une situation de confusion stratégique totale, qui s'est rapidement transformée en désarroi général. L'armée polonaise fut prise au dépourvu par la forme même de l'invasion surprise des forces armées allemandes, et c'est ce qui lui infligea un coup irréparable et des plus décisifs.

5. Le déploiement allemand

En étudiant les événements de la guerre germano-polonaise, la question se pose naturellement de savoir comment il a été possible de concentrer secrètement une armée de près de 1.500.000 hommes à la frontière polonaise et de la déployer pour une invasion sur tout le front.

En substance, il n'y avait rien de particulièrement secret là-dedans. La concentration des forces allemandes augmentait de mois en mois et de semaine en semaine. Pour déterminer la date limite de son début, il faut se reporter à 1938 et à la période qui a suivi l'annexion de la Bohême et de la Moravie par l'Allemagne. Lorsque les troupes s'accumulent si progressivement, d'abord dans l'une, puis dans l'autre, puis dans une troisième, le processus de concentration ne s'exprime pas aussi clairement dans le temps et est englouti par un certain nombre d'autres événements qui l'accompagnent.

En mettant son doigt d'abord dans un récipient d'eau froide puis d'eau chaude, on peut immédiatement discerner la différence de température. Cependant, lorsqu'on plonge son doigt dans un récipient d'eau, que l'on chauffe graduellement à feu lent, il est très difficile de distinguer le changement graduel de température.

Ainsi, une concentration, comprimée dans une courte période de temps et provoquant un degré élevé d'intensité dans le travail de transport automobile, devient le phénomène dominant dans une période donnée et peut être facilement repérée.

Cependant, une concentration effectuée progressivement et régulièrement et étirée dans le temps est très difficile à calculer et est plus susceptible de dissiper et d'émousser l'attention. C'est exactement ainsi que les armées allemandes ont été concentrées.

Cette concentration n'était plus un acte unique, limité dans le temps, qui commence et se termine dans un temps déterminé et calculé à l'avance et d'une durée qui peut être approximativement calculée par l'ennemi.

La concentration a pris une nature profonde. Personne ne peut fixer son début du tout. Sa poursuite laisse toujours planer le doute sur le point de savoir si une véritable invasion armée est en préparation ou si cela ne fait que renforcer une menace diplomatique. Seul le fait même d'une attaque armée révèle sa fin.

Ainsi, une guerre moderne commence avant la lutte armée.

Bien sûr, dès le début de l'année 1939, la tâche de l'état-major polonais était de suivre inlassablement l'accumulation des forces allemandes en Prusse orientale, à Dantzig, en Poméranie, en Silésie et en Slovaquie, de prendre note de chaque nouveau fait de concentration, de résumer périodiquement tous les faits établis et d'en tirer les conclusions qui s'imposaient. Si cela n'a pas été fait, il n'est pas surprenant qu'un beau jour, la Pologne ait vu les énormes forces déployées par l'armée allemande le long de sa frontière. Cependant, une chose est sûre : étant donné l'ensemble du système militaire du temps de paix, le quartier général déployé secrètement, les courtes voies de concentration et l'utilisation généralisée du transport automobile, dans les conditions modernes, on peut faire beaucoup en secret et réaliser facilement une grande surprise. En ce qui concerne les troupes mécanisées et motorisées très mobiles, étant donné qu'elles sont stationnées sur le théâtre avancé des activités militaires, on devrait généralement considérer la menace de leur concentration soudaine dans le fait même de leur existence. Ces troupes à moteur, après avoir accompli une marche de 100 kilomètres la veille et la nuit précédente, ne se retrouvent à la frontière elle-même qu'au moment où il a été décidé de la franchir et d'envahir le pays ennemi.

Il faut certainement admettre que le commandement allemand a réussi à concentrer et à déployer avec une grande rapidité une armée puissante au cours de la dernière période avant le 1^{er} septembre.

L'objectif stratégique du commandement allemand, bien sûr, allait beaucoup plus loin que Dantzig et comprenait la défaite complète de l'armée polonaise, la restitution des provinces perdues à la suite du traité de Versailles et la destruction de toute menace pour l'Allemagne venant de l'est.

Pour cela, on concentra les éléments suivants :

environ 55 divisions d'infanterie, 26 divisions de chars, 4 divisions motorisées et 4 divisions légères ; c'est-à-dire un total de 13 divisions mécanisées et motorisées.

Au total, cela comprenait environ 1.500.000 hommes et 3500 chars.

L'armée de l'air comprenait deux armées aériennes, composées d'environ 2500 avions. Dans l'ensemble, les forces allemandes déployées avaient la supériorité suivante sur les Polonais : 4: 3 en infanterie, 6 : 1 en chars et 2,5 : 1 en aviation.

Si l'on tient compte de ce rapport de forces, la situation favorable sur les flancs et la mobilisation inachevée des Polonais, alors le côté allemand bénéficiait naturellement de grands avantages. Cependant, ceux-ci procédaient de la supériorité de l'organisation militaire allemande elle-même.

Les forces armées allemandes déployées contre la Pologne se composaient de deux groupes d'armées, le Nord et le Sud, et de cinq armées dans le groupement approximatif suivant :

Le Groupe d'armées Sud, sous le commandement du général Rundstedt²¹ : la 14^e Armée du général List²² en Haute-Silésie, le long de l'axe de Cracovie ; la 20^e Armée du général Reichenau²³, dans la région de Kreuzberg, le long de l'axe Czeszochowa-Radom (cette armée comprenait le groupe motorisé et mécanisé du général Hoth²⁴) ; et la 8^e Armée du général Blaskowitz²⁵ dans la région de Breslau, le long de l'axe de Lodz.

En tout, le groupe d'armées Sud comprenait 35 divisions d'infanterie, 3 divisions blindées, 3 divisions motorisées et 3 divisions légères.

Le Groupe d'armées Nord, sous le commandement du général Bock²⁶ : la III^e Armée du général Kuchler²⁷ en Prusse orientale et la IV^e Armée du général Kluge²⁸ en Poméranie contre le corridor de Dantzig (cette armée comprenait initialement le groupe mécanisé du général Guderian, qui opéra plus tard le long du flanc gauche de la III^e Armée).

Au total, le Groupe d'armées Nord comprenait environ 20 divisions d'infanterie, 2 divisions blindées, une division motorisée, une division légère et une brigade de cavalerie.

L'une des deux armées aériennes opérait le long du front de chaque groupe d'armées, bien qu'elles soient unies par un quartier général d'un commandement indépendant de l'armée de l'air.

Entre les groupes d'armées Nord et Sud, il y avait un espace libre de 200 kilomètres face à la Poznan, qui s'avancait comme un saillant sur le territoire allemand et qui n'a été observé que par les troupes de la Landwehr²⁹, qui devaient ensuite occuper la région de Poznan.

-
- 21 Note de l'éditeur. Karl Rudolf Gerd von Rundstedt (1875-1953) a rejoint l'armée impériale en 1892 et a principalement occupé des postes d'état-major pendant la Première Guerre mondiale, sur les fronts occidental et oriental. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il commande des groupes d'armées en Pologne, à l'Ouest et en Union soviétique, avant d'être démis de ses fonctions à la fin de 1941. Il est nommé commandant en chef de l'Ouest en 1942 et commande les troupes allemandes lors de l'invasion de la Normandie. Il a ensuite été démis de ses fonctions, avant d'être à nouveau nommé et de superviser les préparatifs de l'offensive des Ardennes, avant d'être à nouveau relevé. Après la guerre, Rundstedt a été accusé de crimes de guerre et détenu pendant un certain nombre d'années, avant d'être libéré.
- 22 Note de l'éditeur. Sigmund Wilhelm Walther List (1880-1971) a rejoint l'armée impériale en 1898 et a servi comme officier d'état-major pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé des armées en Pologne, en France et en Grèce. En 1942, il est nommé commandant d'un groupe d'armées sur le front de l'Est, mais est démis de ses fonctions peu après par Hitler. Après la guerre, List a été reconnu coupable de crimes de guerre, mais a été libéré en 1952.
- 23 Note de l'éditeur. Walter von Reichenau (1884-1942) s'engage dans l'armée impériale en 1903 et sert comme officier d'état-major pendant la Première Guerre mondiale. Il était un partisan enthousiaste d'Hitler et a commandé des armées en Pologne et en France. Reichenau meurt d'une crise cardiaque.
- 24 Note de l'éditeur. Hermann Hoth (1885-1971) s'engage dans l'armée impériale en 1903 et sert pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il commande un corps motorisé en Pologne et en France. Il commande des armées de panzers et d'infanterie sur le front de l'Est, avant d'être relevé en 1943. Après la guerre, Hoth a été reconnu coupable de crimes de guerre, mais a été libéré en 1954.
- 25 Note de l'éditeur. Johannes Albrecht Blaskowitz (1883-1948) a rejoint l'armée impériale en 1901 et a combattu sur les deux fronts pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé une armée en Pologne et plus tard une armée et un groupe d'armées en France, en Allemagne et aux Pays-Bas. Après la guerre, Blaskowitz a été accusé de crimes de guerre, mais s'est suicidé.
- 26 Note de l'éditeur. Moritz Albrecht Franz Friedrich Fedor von Bock (1880-1945) a rejoint l'armée impériale en 1898 et a servi pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il commande des groupes d'armées en Pologne, en France et en Union soviétique, avant d'être relevé en 1942. Von Bock a été tué par un avion allié.
- 27 Note de l'éditeur. Georg Karl Friedrich Wilhelm von Kuchler (1881-1968) a rejoint l'armée impériale en 1900 et a combattu pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé des armées en Pologne, en France et en Union soviétique. Il commande un groupe d'armées sur le front de l'Est à partir de 1941 jusqu'à sa relève en 1944. Kuchler a été reconnu coupable de crimes de guerre, mais libéré en 1953.
- 28 Note de l'éditeur. Günther Adolf Ferdinand von Kluge (1882-1944) a servi dans l'armée impériale pendant la Première Guerre mondiale à des postes d'état-major. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé des armées en Pologne, en France et en Union soviétique. Il commande un groupe d'armées sur le front de l'Est de 1941 à 1943. Il est ensuite nommé commandant en chef de l'Ouest après le débarquement de Normandie. Von Kluge fut impliqué dans le complot anti-Hitler et se suicida.
- 29 Note de l'éditeur. La Landwehr était une milice armée composée de cohortes plus âgées chargées d'effectuer des tâches militaires secondaires en soutien à l'armée régulière.

Au total, l'ensemble du front de déploiement des cinq armées allemandes occupait jusqu'à 800 kilomètres et formait un demi-cercle qui débordait profondément les parties occidentale et centrale de la Pologne du nord et du sud-ouest. Celle-ci était conditionnée par la forme géographique des frontières et offrait de grands avantages aux armées allemandes, car elle leur permettait de mener l'offensive le long d'axes concentriques, tout en repoussant les unités de l'armée polonaise les unes contre les autres afin de les déborder et de les encercler. Les armées allemandes ont commencé leur offensive générale à partir d'une telle situation de flanc.

Un déploiement similaire le long d'un large front de flanc a déjà été observé une fois dans l'histoire lors de la guerre austro-prussienne de 1866. Ensuite, trois armées prussiennes, d'un effectif total d'environ 300.000 hommes, se déployèrent le long d'un front de 400 kilomètres et le long de différents axes et envahirent la Bohême à partir de la Saxe et de la Silésie, subissant la défaite d'une armée autrichienne de force égale. En un peu plus de 70 ans et avec des moyens de combat entièrement nouveaux, cinq armées, soit 1.500.000 hommes au total, se sont déployées le long d'un front deux fois plus grand, 800 kilomètres, tout en disposant d'opportunités entièrement nouvelles pour mener une offensive concentrique dans différentes directions.

Au cœur du déploiement allemand se trouvait un plan d'opération unifié qui reposait sur une guerre de manœuvre rapide. Il y avait des conditions préalables précises pour cela, qui consistaient en l'absence totale de fortifications en temps de paix dans la partie occidentale de la Pologne, dans un terrain accessible et généralement ouvert, dans une supériorité aérienne significative et dans un grand noyau de troupes très mobiles. Bien sûr, l'ennemi disposait encore d'un certain nombre de lignes naturelles puissantes, parmi lesquelles se trouvait une barrière aussi sérieuse que la ligne des rivières Narew, Vistule et San. La rivière Narew, avec une large vallée boisée et marécageuse et des fortifications individuelles encore subsistantes de l'époque de la première guerre impérialiste, représentait une barrière particulièrement importante contre les opérations de la Prusse orientale. Cette ligne a vraiment retardé les Allemands plus longtemps que toutes les autres. Cependant, la mesure à laquelle l'ennemi pouvait tirer parti de toutes les opportunités qui lui étaient offertes par les conditions du terrain dépendait de la rapidité et de la méthode même de conduite de l'opération.

En attribuant plusieurs tâches consécutives, le plan d'opération du commandement allemand a délibérément conduit à l'encercllement et à la destruction de l'ensemble de l'armée polonaise.

Il était d'abord prévu de couper les forces polonaises dans le couloir de Dantzig et de l'occuper par le biais d'opérations conjointes de la IV^e Armée du Groupe d'armées Nord et d'une partie de la III^e Armée. La IV^e Armée devait forcer la Vistule à Bromberg et, après avoir fait la jonction avec la III^e Armée attaquant depuis la Prusse orientale, poursuivre l'offensive avec elle le long de la rive droite de la Vistule en direction de Varsovie par le nord et la déborder par l'est.

Au même moment, l'offensive devait se développer à partir du sud le long de l'axe Czeszów-Radom pour déborder Varsovie par le sud. Le rôle principal est confié à l'armée centrale la plus puissante de Reichenau.

L'offensive de l'armée de Reichenau devait être soutenue : depuis le sud par l'armée de List le long de l'axe de Cracovie, et depuis le nord par l'armée de Blaskowitz, qui avait pour tâche d'attaquer en direction générale de Lodz.

Ainsi, toute l'armée polonaise, déployée à l'ouest du méridien de Varsovie, devait être débordée par le nord et le sud-ouest et encerclée sur la rive gauche de la Vistule. En particulier, grâce aux actions de la IV^e Armée de Poméranie et des armées du Groupe d'armées Sud, l'armée polonaise de Poznań, qui n'était même pas attaquée de front, devait être prise en tenaille par le nord et le sud. Il était également prévu que les troupes slovaques allongent le flanc droit de la 14^e Armée pour une attaque plus profonde contre le flanc gauche des Polonais le long de la route la plus courte vers Sambor et Lvov.

Tout au long de l'opération, chaque fois que quelques unités de l'armée polonaise parvenaient néanmoins à se soustraire à un encerclement le long de la rive occidentale de la Vistule, l'attaque de débordement de la III^e Armée depuis la Prusse orientale et celle de l'armée de Reichenau depuis le sud-ouest, ainsi que les groupes mécanisés et motorisés de Guderian et Hoth le long des flancs enveloppants, s'étendait plus loin vers l'est le long de la Vistule jusqu'au Boug

occidental, où l'anneau d'encerclement se referma. Ce n'était que l'élaboration naturelle du plan initial, sur la base duquel se déroulait une seule opération stratégique et qui était conduite du début à la fin selon une seule idée opérationnelle.

L'ensemble du plan allemand était donc une opération largement envisagée le long de lignes extérieures, qui poursuivait les objectifs d'encercler et de détruire complètement l'ennemi.

L'ensemble du développement vigoureux de l'offensive allemande, qui aboutit à l'élimination complète de l'armée polonaise en 16 jours, peut généralement être divisé en trois étapes.

La première étape dura quatre jours, du 1^{er} au 4 septembre, et fut marquée sur tout le front de l'invasion allemande par une bataille frontalière décisive, qui conduisit à la défaite et au début d'une retraite de certains groupes de l'armée polonaise sur tout le front.

La deuxième étape occupa la période du 5 au 10 septembre et fut marquée par une poursuite décisive des groupes déjà dispersés de l'armée polonaise, conduisant à leur encerclement dans différentes zones.

La troisième étape se poursuivit du 11 au 16 septembre et fut marquée par des combats d'encerclement et de destruction, conduisant à l'élimination de la masse principale de l'armée polonaise.

Examinons brièvement le déroulement des événements dans ces trois étapes.

6. La première étape

A 5h45 le 1^{er} septembre, les forces armées allemandes, sur l'ensemble de leur front de déploiement, envahirent les limites de l'ancienne Pologne sur terre et dans les airs. Si l'on compte toutes les opérations aériennes et terrestres distinctes qui ont accompli une série de tâches individuelles mais unifiées, l'invasion allemande s'est ouverte avec 17 opérations différentes, unifiées, dans l'ensemble, par un plan d'attaque commun.

Deux armées aériennes se jetèrent immédiatement sur les aérodromes de l'armée de l'air polonaise et sur les lignes de chemin de fer les plus importantes, étendant leur attaque le premier jour jusqu'à la ligne Bialystok-Varsovie-Vistule-San. La lutte pour la supériorité aérienne a été menée avec toute la détermination nécessaire.

Dès les 48 premières heures qui ont suivi le début des opérations militaires, pas moins d'un tiers de l'armée de l'air polonaise avait été détruite, prise au dépourvu sur ses aérodromes. En quelques jours, une grande partie de celui-ci était en ruines près de ses hangars.

Cela a immédiatement donné à l'armée de l'air allemande une supériorité aérienne totale, qu'elle a ensuite maintenue sans conteste jusqu'à la fin de la campagne.

Le transport ferroviaire a été simultanément paralysé et, en peu de temps, pas un seul train ne pouvait arriver de la rive orientale de la Vistule à l'ouest.

L'armée polonaise, déployée le long de la rive gauche de la Vistule, était isolée du centre du pays et de ses sources d'approvisionnement, si celles-ci restaient à l'est de la Vistule.

Ce coup écrasant venu des airs a joué un rôle décisif dans le développement de l'opération et devait dissiper tous les doutes quant à l'importance des opérations indépendantes de l'aviation dans la guerre moderne, si seulement ces opérations sont délibérément dirigées contre les cibles dont dépendent la viabilité et la stabilité de l'armée ennemie. C'est précisément la viabilité et la stabilité, dans lesquelles, selon les conditions politiques, l'armée polonaise était généralement déficiente, qui ont été paralysées dans les premiers jours de la guerre par les actions de l'armée de l'air allemande.

Dans le même temps, sur le terrain, cinq armées allemandes, soutenues par une autre partie de l'aviation, attaquaient les forces polonaises sur tout le front. Une bataille frontalière d'une ampleur énorme eut lieu, qui, en raison de son ampleur, de sa détermination et de son importance et des forces qui y étaient entièrement engagées, prit le véritable caractère d'une bataille générale nouvelle et moderne.



Le déploiement des armées au 1^{er} septembre 1939 et le développement du plan d'opération initial

Les Polonais firent une tentative désespérée pour répondre au coup et opposèrent une résistance. Le long de certains axes, en particulier près de Mlawa et près de la rivière Warta, les combats sont devenus féroces. Cependant, abasourdis par l'attaque de toutes parts, mal dirigés et n'ayant aucune position préparée, les forces polonaises ont été incapables de résister aux armées allemandes. Ce n'est que le long des approches de la Narew, où les unités de la III^e Armée allemande attaquaient (ses unités de flanc droit attaquaient dans le couloir de Dantzig pour faire la jonction avec la IV^e Armée, qui avançait depuis la Poméranie), et où les conditions du terrain rendaient difficile le développement rapide de l'offensive allemande, que la résistance polonaise prit d'abord un caractère plus organisé et plus stable. Cependant, dans l'ensemble, la bataille générale de la frontière a été perdue par l'armée polonaise et, après les 3 ou 4 premiers jours, elle a été forcée de se replier sur tout le front.

Le 4 septembre, les Allemands s'emparent de Mlawa. Le corridor de Dantzig et l'important nœud ferroviaire de Dirschau ont été saisis. La IV^e Armée, précédée sur le flanc droit par le groupe mécanisé de Guderian, força la Vistule près de Kulm. Le long du front du Groupe d'armées Sud, l'armée de Reichenau s'empare de Czesochowa et perce les lignes polonaises le long de la rivière Warta après un combat de deux jours. Simultanément, dès le troisième jour, le groupe mécanisé et motorisé de Hoth avait pénétré à une profondeur de 100 kilomètres, débordant la position des

Polonais le long de la rivière Warta. Cette manœuvre au sud-ouest de Czeszochowa détruisit la 7^e Division polonaise et son commandant, le général Gasiorowski³⁰, 37 ans, fut capturé.

Comme on pouvait s'y attendre, le groupe polonais de Poznan n'a rien eu à faire pendant ces jours. Il n'a pas été attaqué de front ; toute l'attaque allemande de Poméranie et de Silésie ne l'a nullement perturbée, tout en le contournant par le nord et par le sud. Le groupe de Poznan aurait pu attaquer par le nord sur le flanc de la IV^e Armée allemande, mais là, il aurait rencontré le groupe motorisé et mécanisé de Guderian. Elle aurait pu se tourner vers le sud pour se replier sur le flanc de l'armée de Blaskowitz, mais cette armée était déjà en train de la déborder. Bien sûr, il n'y avait encore rien de terrible dans l'une ou l'autre circonstance et il ne manquait d'une décision opérationnelle et un plan d'opération précis. Mais il n'y avait ni l'un ni l'autre. On ne sait pas quel fut le plan d'opération du commandement polonais, une fois que l'invasion allemande sur tout le front eut été découverte. Très probablement, il n'y avait pas de plan de ce genre. Ainsi, la volonté du hasard a décrété que le groupe polonais de Poznan devait rester un observateur passif de la bataille générale le long de la frontière et n'y a absolument pas pris part. Il n'a rien fait et, après être resté là pendant quelques jours, a commencé à se replier lentement le 4 septembre vers l'ouest, alors qu'il était déjà trop tard, car à ce moment-là, il avait déjà été débordé au nord par le groupe de Guderian et au sud par l'armée de Blaskowitz. Tel est le sort habituel d'une armée de réserve stratégique, qui a été déplacée sur le front avec une mission très indéfinie. Le retrait tardif de l'armée de Poznan a joué un rôle décisif dans le déroulement ultérieur des événements et a essentiellement marqué le début de la catastrophe qui s'annonçait.

La perte de la bataille frontalière signifia une énorme défaite pour les Polonais et, dans leurs circonstances, le début de l'effondrement.

Tout d'abord, leur plan de déploiement stratégique, basé sur une offensive en Prusse orientale et à Dantzig, s'effondre. Une situation stratégique complètement différente s'est présentée. Une vague de manœuvre s'écrasa de toutes les directions et, à la suite de la bataille de la frontière perdue, elle menaça d'inonder les profondeurs. Il était nécessaire d'adopter une décision stratégique entièrement nouvelle qui, dans les nouvelles conditions, exigeait avant tout la création d'un front, l'organisation de la résistance et l'arrêt de la vague qui approchait. L'occupation d'un front défensif organisé le long d'une ligne naturelle favorable était la seule méthode de lutte que les Polonais pouvaient choisir.

Il est tout à fait clair qu'une armée, mal motorisée, mécanisée et faible dans les airs, ne doit pas se laisser entraîner dans une guerre de manœuvre contre un ennemi doté de puissantes forces mécanisées, motorisées et de la supériorité aérienne. La seule possibilité de combattre une telle armée est l'emploi d'obstacles naturels et l'organisation d'une ligne défensive. Jusqu'à présent, c'était généralement possible. C'était possible en 1914 le long de la Marne et en Espagne en 1936 sur la rivière Manzanares. Les Polonais disposèrent de lignes non moins favorables. La ligne Narew-Vistule-San était une sorte de barrière naturelle. En l'occupant, ils auraient encore pu arrêter la révolution de la vague de manœuvres allemands. Cependant, il fallait d'abord le vouloir et, deuxièmement, il fallait se battre pour cela et, troisièmement, il fallait avoir la possibilité de le faire, et, quatrièmement, l'ennemi devait le permettre.

Si les deux premières conditions étaient de nature subjective, les deux dernières dépendaient davantage de facteurs de signification objective.

La guerre germano-polonaise a montré à quel point ces facteurs avaient fondamentalement changé dans les conditions modernes sous l'influence des nouveaux moyens de lutte et de leur temps de réponse.

L'armée polonaise n'a pas réussi à créer un front et à stopper la vague de manœuvres. La raison en était, tout d'abord, principalement dans son manque de capacité de combat, qui procédait de la faillite de l'État polonais. Cependant, dans ce contexte global, dans lequel s'est déroulé la

30 Note de l'éditeur. Janusz Tadeusz Gasiorowski (1889-1949) a combattu dans l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale, avant de désertir et de rejoindre le mouvement indépendantiste polonais. Il combat les Soviétiques en 1920 et sert comme chef de l'état-major général de 1931 à 1935. Il a été capturé par les Allemands en 1939 et a passé toute la guerre dans un camp de prisonniers. Gasiorowski meurt en France.

guerre germano-polonaise, de nouvelles régularités dans le développement des opérations modernes, menées avec de nouveaux moyens de lutte, ont été révélées.

7. La deuxième étape

Le 5 septembre, tout le front polonais, déchiré et désordonné, vacille et commence à se replier. La retraite a commencé sans aucune sorte de plan, sans aucune sorte d'intentions établies, et sans aucune sorte de perspective. Il a donc pris un caractère désorganisé et s'est déroulé de lui-même.

Les armées allemandes se lancent dans une poursuite vigoureuse, qui se développe sans relâche jusqu'à une profondeur de plus en plus grande. De nombreuses colonnes motorisées du génie, des pontonniers et des troupes de communication ont été lancées en avant, qui ont réparé les ponts et les routes, établi des passages et des lignes de communication derrière les unités attaquantes. Nulle part l'ennemi n'a eu l'occasion de rassembler ses forces, ou de s'organiser et de créer une résistance. Finalement, il fut contraint de fuir et, sans être commandé par personne, commença à se disloquer sous les coups cruels portés au sol et depuis les airs.

Les armées aériennes allemandes continuèrent à réprimer l'armée de l'air polonaise, à l'arrière, au transport et aux centres de commandement avec une partie de leurs forces, poussant leurs attaques de plus en plus loin vers l'est, à mesure que le ligne de front au sol avançait. Cependant, dans le but de soutenir directement les forces terrestres, une partie importante de l'armée de l'air a fortement limité le rayon de ses opérations et a maintenant déplacé ses attaques vers les forces polonaises en retraite, leur infligeant d'énormes pertes. Des escadrons d'avion d'assaut et de chasseurs dispersent les colonnes des forces polonaises en retraite, coupant leurs chemins de retraite.

Tout cela a conduit à des événements qui ont déterminé le début de la défaite de toute l'armée polonaise.

Certes, le long du flanc gauche du front allemand, où seules les unités du flanc gauche de la III^e Armée allemande se battaient encore, l'offensive se développait lentement. Le 5 septembre, Ciechanow fut prise ; cependant, l'ennemi opposa une résistance particulièrement opiniâtre en se repliant sur la Narew. Les Polonais entreprirent même un raid de cavalerie en Prusse orientale le long de leur flanc droit. Cette tentative a été rapidement éliminée. Néanmoins, tout cela avait une grande signification pour les Polonais, car cela protégeait le flanc droit le plus important, où les Allemands pouvaient très rapidement créer une menace directe sur Varsovie et tout l'arrière de l'armée polonaise le long de l'axe le plus direct de la Prusse orientale. Il semblait que cette circonstance pouvait être exploitée avec profit afin de créer également un front au sud de Varsovie.

Cependant, les événements dans les autres directions se sont déroulés à une telle vitesse que cette occasion a été de plus en plus perdue dans les conditions d'incompétence générale du commandement polonais.

La situation prenait en effet un caractère catastrophique.

Dans le couloir de Dantzig, les fortifications près de Kulm furent prises le 6 septembre et les 9^e et 27^e Divisions polonaises, qui avaient été coupées du sud, furent détruites, ainsi qu'un bataillon de chars, deux bataillons de Jäger et la brigade de cavalerie de Poméranie. Dans le même temps, environ 15.000 prisonniers et 90 armes à feu ont été pris. Les forces de la IV^e Armée, qui avaient traversé la Vistule, firent la jonction avec la III^e Armée et attaquèrent maintenant le long d'un front commun au sud-est le long de la rive droite de la Vistule. Elles étaient précédées par le groupe mécanisé de Guderian qui, après avoir traversé les arrières de la III^e Armée le long de la frontière de la Prusse orientale, était passé sur le flanc gauche de cette dernière. Il a parcouru 200 kilomètres en un jour et demi et le 7 septembre, il s'est concentré pour une attaque en profondeur sur la Narew en direction de Brest-Litovsk. Ainsi, après avoir accompli sa première tâche d'occuper le corridor de Dantzig et d'éliminer les forces polonaises qui y étaient concentrées, le Groupe d'armées Nord

se déploya pour une manœuvre en profondeur visant à contourner la région de Varsovie et la Vistule par l'est. C'est ainsi que cette manœuvre s'est développée un peu plus tard.

Le long du front du Groupe d'armées Sud, la poursuite atteignit immédiatement une large portée et une grande profondeur. Des résultats particulièrement excellents ont été obtenus par l'armée de Reichenau, qui a été précédée par le groupe mécanisé et motorisé de Hoth.

Sur sa droite, l'armée de List prend Cracovie le 6 septembre et, poussant en avant ses unités motorisées, continue d'avancer vers le San à grands bonds. La zone industrielle de Silésie orientale a été entièrement occupée par les forces allemands. Sur la gauche, l'armée de Blaskowitz, ayant vu l'armée polonaise de Poznan, qu'elle avait déjà devancée par le sud, se retirer vers le nord, effectua un mouvement brusque vers le nord avec son épaule droite et déborda complètement l'ennemi. C'est ainsi qu'environ huit divisions polonaises et trois brigades de cavalerie, auxquelles s'étaient rattachées des unités polonaises individuelles et qui avaient réussi à se replier depuis le couloir, se retrouvèrent poussées vers la Vistule dans la région de Kutno et débordées par le nord le long de la rive droite du fleuve par la IV^e Armée allemande, et par le sud par l'armée de Blaskowitz. Pendant ce temps, l'armée de Reichenau développait une poursuite en profondeur directement à l'est et au nord-est, dans la direction générale de Radom, contournant le groupe silésien des Polonais par le nord. Le groupe de Hoth l'a précédé. Il aurait pu être envoyé pour un enveloppement moins profond directement à l'arrière du groupe polonais de Poznan. Cependant, un tel emploi de forces très mobiles était manifestement considéré comme trop limité. Compte tenu de la présence de la capitale ennemie dans les profondeurs, dont la prise aurait sans aucun doute eu une signification décisive, le groupe de Hoth se vit confier une autre mission. Il a été lancé directement sur Varsovie dès la rivière Warta. Il dépasse les forces polonaises en retraite et devance de 150 kilomètres l'armée de Reichenau.

Le 8 septembre, les unités blindées du groupe de Hoth atteignirent Varsovie. En cours de route, la 38^e Division de chars du général Reinhardt repoussa la 21^e Division polonaise et une brigade de cavalerie. Cette division de chars a été la première à pénétrer dans Varsovie, après avoir pénétré dans une banlieue ouest de la ville. Cependant, il a rencontré des barricades érigées dans les rues et a été bombardé et a dû s'arrêter. Une attaque était prévue pour le 9 septembre. Elle est menée le long de deux rues de la ville par deux régiments de chars, appuyés par l'infanterie de la brigade de fusiliers de la division. Les chars ont franchi quatre lignes de barricades et ont atteint la principale gare de Varsovie. Mais là, ils furent de nouveau arrêtés par les barrières et le feu. L'infanterie de soutien était trop faible pour soutenir une nouvelle avancée des chars à l'intérieur de la ville. C'est ainsi que l'ordre fut donné de se replier et que la division de chars abandonna la ville. Les nouveaux moyens très mobiles n'avaient pas encore été adaptés au combat indépendant à l'intérieur de ses limites. Cependant, la percée vers Varsovie avait une énorme importance stratégique.

Ce fut le premier exemple de l'emploi indépendant de forces blindées, lancées loin en avant du front.

Un fer de lance de véhicules blindés s'enfonça profondément dans le pays ennemi et dans le corps de son armée. Cela a répandu l'horreur et la confusion. Dès les premières informations selon lesquelles une colonne de chars se dirigeait vers Varsovie, le gouvernement polonais s'enfuit à Lublin dès le 5 septembre. L'état-major se hâta de revenir de Varsovie. Toutes les lignes de communication ont été rompues. Les communications radio polonaises ont montré leur incapacité totale à fonctionner par elles-mêmes. Après cela, personne n'a reçu d'ordres, personne ne savait où aller ni quoi faire et les gens étaient laissés à eux-mêmes. A partir de ce moment, le commandement polonais perdit le contrôle total et resta un quartier général sans troupes. Telles furent les conséquences stratégiques de la percée du groupe de Hoth à Varsovie. Ces conséquences s'avérèrent encore plus importantes, lorsqu'une partie des troupes blindées du groupe de Hoth descendit la rive gauche de la Vistule vers le sud, débordant la région de Radom par le nord et l'est, et lorsqu'un autre groupe de forces motorisées, qui avait été projeté loin en avant, atteignit simultanément Sandomierz, sur la Vistule, et au sud, il perça même jusqu'à Rzeszow sur la rive orientale de la rivière. Cette manœuvre large et profonde a eu d'énormes résultats opérationnels.

Tout d'abord, toutes les routes de retraite du groupe de Poznan vers Varsovie avaient été coupées et le groupe était complètement encerclé. Deuxièmement, deux des principaux groupes de l'armée polonaise (Poznan et la Silésie) avaient été découpés et complètement isolés. Troisièmement, les forces polonaises qui se retiraient de la rivière Warta vers l'est, tout en étant attaquées par l'arrière, s'étaient retrouvées dans la région de Radom. Enfin, quatrièmement, une menace était apparue dans la région de Lvov, dans les profondeurs arrière.

Cependant, beaucoup plus important était le fait que, grâce à la percée de la masse des forces mobiles allemandes à une grande profondeur, l'armée polonaise, qui avait été mise en pièces et démantelée, ne représentait plus une masse organisée et contrôlée. Trois de ses groupes étaient déjà encerclés : l'un dans le couloir de Dantzig, un autre, le plus grand, dans la région de Kutno, et le troisième dans la région de Radom.

Seuls deux groupes le long des flancs, au sud de la Narew et le long de la route de Lvov, conservaient encore une certaine liberté d'action, mais ils étaient aussi repoussés sous les coups des forces supérieures des troupes allemandes. Le 10 septembre, les forces allemandes réussirent à percer la ligne de fortifications polonaises le long de la Narew et à occuper Ostrow Mazowiecka. Après la percée de l'armée de Reichenau sur la Warta, il s'agit de la deuxième des deux percées frontales de la guerre germano-polonaise.

Maintenant, la menace très réelle de l'encercllement de Varsovie par le nord et l'est se dressait le long du flanc droit. Le long du flanc gauche, le groupe silésien des forces polonaises, qui était vigoureusement poursuivi de front et menacé de droite par les unités motorisées allemandes qui avaient percé, se repliait précipitamment vers le San et plus à l'est.

Pour couronner le tout, les forces slovaques apparaissent à ce moment-là du sud, à travers les Carpates. Telle était la situation dix jours après le début de la guerre. Dans ces conditions, toute possibilité de créer un front avait été perdue. A cette situation menaçante, il faut ajouter que, bien sûr, il n'y a eu aucune aide d'aucune sorte de la part de l'Angleterre. La guerre qui avait commencé en Europe occidentale ne pouvait en rien changer la situation ; toutes les communications avec l'Ouest par l'intermédiaire de la Poméranie avaient été coupées et les forces insignifiantes de la marine polonaise avaient été détruites.

Telle était la situation sur le théâtre de guerre polonais le 10 septembre, lorsque l'état-major allemand annonça que « les combats en Pologne approchent de leur point culminant ».

8. Pourquoi les Polonais n'ont pas pu créer un front

Tout le cours des événements montra que les Polonais n'avaient aucune possibilité de créer un front de résistance organisée et d'arrêter la révolution de la vague de manœuvres de l'offensive allemande.

Mais comment une telle situation a-t-elle pu se produire ?

Pourquoi était-il impossible de réaliser ce qui avait été accompli d'ordinaire dans toutes les guerres passées et récentes, dans lesquelles, en dernière analyse, la vague de manœuvre de l'attaquant s'était toujours brisée contre un front organisé, devant lequel elle s'arrêtait. Après tout, il a été possible d'y parvenir dans la guerre d'Espagne, même avec des forces inconséquentes, devant les murs de Madrid. Et tout front, si seulement il est organisé, commence à manifester la puissance du feu moderne et crée les conditions nécessaires à une stabilisation même temporaire de la situation. Même l'arrêt temporaire de l'attaquant offre de telles opportunités à la défense et modifie tellement la situation que la fin de la guerre de manœuvre s'ensuit souvent et qu'elle est remplacée par une guerre de position difficile et épuisante. Après tout, telle était la régularité fortement établie dans le développement du cours des opérations militaires, qui peut triompher plus d'une fois si la guerre est menée avec les anciennes méthodes.

Bien sûr, la faiblesse de l'ensemble de l'État et du système militaire polonais et l'incapacité de son armée ont été cette raison décisive qui a déterminé toute l'issue de la guerre germano-polonaise.

Cependant, ce résultat aurait pu prendre des formes différentes. Après tout, il y a eu des défaites cruelles dans les guerres passées, lorsqu'une armée qui avait pourtant maintenu une certaine formation de combat, a simplement été vaincue par son ennemi sur le champ de bataille.

L'armée polonaise a été vaincue d'une autre manière. En substance, elle n'était même pas en mesure d'assumer une formation dans laquelle elle aurait pu être battue en tant que force organisée. Elle a tout simplement été mise en pièces au bout de dix jours et prise en détail sous toutes ses coutures.

Une telle situation catastrophique et la perte de toute forme d'opportunité d'organiser la résistance ne pourraient, bien sûr, se produire que sous le poids d'attaques aussi écrasantes qui provoquent la confusion et le chaos et frappent le cerveau même de l'armée, qui cesse alors d'être une force organisée.

La question se pose alors naturellement pour la recherche militaire : comment cela a-t-il été possible et quelle en est la raison ?

Arrêtons-nous un instant sur les formes qu'a prises la guerre en Pologne en septembre 1939.

Supposons que les arrières de l'armée polonaise n'aient pas été supprimés depuis les airs, que les transports n'aient pas été paralysés et que les centres de commandement n'aient pas été mis hors de combat.

Supposons alors que les forces très mobiles des Allemands n'aient pas percé jusqu'à Varsovie et Sandomierz, qu'elles ne menaçaient pas Varsovie d'un enveloppement profond par le nord, qu'elles n'aient pas dépassé les colonnes des forces polonaises en retraite et qu'elles ne soient pas apparues à l'arrière le long de leur chemin de retraite.

Nous laisserons tout le reste dans la situation qui en résultera, comme cela s'est produit après la bataille perdue aux frontières, lorsque l'armée polonaise a été forcée de se replier sur tout le front³¹. En d'autres termes, supposons une situation de repli pour les Polonais, comme ce fut le cas pour les Anglo-Français après la bataille frontalière en 1914 et les faibles forces de l'armée républicaine espagnole lorsqu'elles se replient sur Madrid en 1936.

Dans une telle situation, les forces polonaises, bien qu'elles aient été vaincues et réprimées, mais pressées seulement par le front, ont été en mesure d'effectuer, relativement sans entrave, un repli et d'occuper, finalement, un front défensif organisé le long de la ligne Narew-Vistule-San et, peut-être même plus à l'ouest, le long de la ligne Rawa-Bzurca-Pilica. Dans ce cas, de toute évidence, seul le groupe de forces restant dans le couloir de Dantzig n'aurait pas pu éviter l'encerclement. Cependant, le groupe au nord de Varsovie aurait pu occuper fortement la puissante ligne de la rivière Narew. Le groupe de Poznan aurait pu se replier sur la Vistule moyenne, et le groupe silésien sur la rivière San. Alors le front aurait été organisé, toutes les divisions de réserve auraient pu être mobilisées et l'arrière renforcée sous sa couverture.

Cependant,

- a) le commandement et le contrôle ont été paralysés et mis hors de combat ; il n'y avait plus de communications avec les troupes ;
- b) les transports étaient paralysés ; tous les principaux carrefours ferroviaires sont sous un bombardement aérien systématique, il n'y avait pas de ravitaillement et un chaos complet à l'arrière ;
- c) principalement, les fers de lance des formations de chars avaient profondément pénétré dans le corps de l'armée entière ; ils avaient percé l'arrière profond entre les groupes de troupes en retraite, jusqu'à la capitale, et avaient depuis longtemps contourné les colonnes en retraite, s'étaient placés sur leurs arrières partout et les avaient devancées le long de toutes les lignes les plus importantes jusqu'à la Vistule et le San.

31 Cependant, on pourrait dire, bien sûr, qu'il ne restait essentiellement rien du reste. Cela prouve seulement que l'essence de la situation de l'armée polonaise le 10 septembre était précisément que ses arrières avaient été supprimés, ses transports paralysés et ses centres de commandement mis hors de combat, tandis que les formations allemandes très mobiles avaient percé dans les profondeurs.

Dans ces conditions, toutes les opportunités d'organiser la résistance s'effondrent. Un front ne peut pas être créé, car il a déjà été explosé par l'arrière. Après tout, on ne peut pas ériger une clôture si tous ses fondements ont été sapés de l'intérieur.

L'opération en profondeur, en tant qu'attaque simultanée sur toute la profondeur de la base opérationnelle de l'ennemi et en tant qu'extension rapide de l'attaque sur l'arrière, a montré de manière réaliste son importance énorme et efficace. Cela a créé l'opportunité d'un développement ininterrompu de la vague de manœuvres et a privé le parti en retraite de toutes les conditions pour rassembler ses forces et organiser un front défensif de lutte.

Le rôle décisif dans l'obtention de ces résultats appartenait à la nouvelle méthode d'emploi des moyens modernes de lutte, principalement l'aviation et les formations motorisées indépendantes mécanisées.

L'armée de l'air allemande a été employée de deux manières : pour des opérations indépendantes d'importance stratégique – contre les aérodromes de l'ennemi, les nœuds ferroviaires, les routes d'approvisionnement et les cibles militaires importantes à l'arrière, et contre les forces de l'ennemi pour le soutien tactique direct de ses propres troupes.

En fonction du cours des combats au sol, le rayon d'action de l'armée de l'air augmenterait puis diminuerait. Parfois, lorsque le lieu des opérations de combat éclatait le long d'un secteur du front, toute la masse de l'aviation apparaissait sur le champ de bataille et, avec des attaques aériennes écrasantes contre les formations de combat de l'ennemi, aidait à écraser sa résistance.

Pas une seule concentration de forces polonaises ne pouvait être effectuée sans qu'elle ne soit immédiatement découverte par l'armée de l'air allemande et supprimée. Ainsi, toutes les tentatives des Polonais d'organiser une contre-attaque ont été déjouées à chaque fois. Les bombardiers et les avions d'assaut dispersent les forces polonaises avant qu'elles ne soient en état de commencer des opérations ou de faire face à une attaque. La cavalerie polonaise en souffrit particulièrement.

En règle générale, les activités des formations blindées étaient soutenues en permanence par l'aviation. Dans le même temps, l'interaction la plus étroite entre le sol et l'air a été réalisée. Quand, par exemple, les unités blindées du groupe de Guderian ont été accueillies par le feu de l'artillerie lourde de l'ennemi en atteignant la Narew, des bombardiers appelés de Prusse orientale sont apparus sur le champ de bataille en 20 minutes. Au même moment, un groupe d'avions « Fieseler Storch »³² a atterri à l'arrière immédiat du champ de bataille et a opéré à partir de pistes d'atterrissage sur le terrain.

La coopération avec l'armée de l'air était sans aucun doute l'une des principales raisons du succès des forces motorisées et mécanisées allemandes. Dans deux cas, lorsque les unités de chars ont attaqué sans soutien aérien, elles n'ont pas réussi.

Ainsi, l'aide directe de l'armée de l'air au succès des forces terrestres a montré son énorme importance dans l'engagement moderne.

Cependant, cela ne doit en aucun cas être opposé à l'emploi indépendant de l'aviation, qui a joué un rôle décisif dans la guerre germano-polonaise.

Les premières frappes de l'armée de l'air allemande sont dirigées contre l'aviation et l'arrière de l'ennemi. Dans le même temps, les premiers succès n'ont pas été obtenus dans des batailles aériennes, mais dans des opérations contre des cibles au sol et dans les bombardements d'aérodromes et d'installations militaires.

Des cibles éloignées d'importance stratégiques étaient toujours attaquées depuis les airs, parfois avec plus d'intensité, parfois avec moins. Les transports, les communications et le commandement et le contrôle ont été paralysés par les bombardements à un point tel qu'ils étaient incapables de fonctionner normalement. C'est ce qui a créé le chaos et la confusion à l'arrière. D'importantes installations économiques ont fait l'objet d'attaques aériennes, notamment des

32 Note de l'éditeur. Le Fieselert Fi 156 Storch était un petit avion de liaison apparu dans les années 1930 et utilisé tout au long de la guerre et après. L'avion transportait un équipage de deux personnes, avec une vitesse maximale de 175 kilomètres par heure et une portée maximale de 380 kilomètres.

gisements de pétrole en Galicie. L'aviation allemande les a bombardés pendant dix jours d'affilée, jusqu'à ce que les Polonais se retrouvent finalement sans pétrole.

Ainsi, tout l'arrière a été supprimé et paralysé, ce qui a privé l'avant de toute sorte de stabilité et de capacité de combat. Ce résultat décisif a été obtenu grâce à des opérations indépendantes de l'armée de l'air.

La guerre germano-polonaise a montré que si une guerre moderne n'est pas gagnée avec l'aide de l'aviation seule, alors, en tout état de cause, il n'y a aucun moyen de la gagner sans elle.

Sans elle, les opérations en profondeur de forces très mobiles sur le terrain ne pourraient pas non plus se développer pleinement, car elles rencontreraient inévitablement une résistance préparée et non inquiétée en profondeur.

Dans le même temps, les divisions blindées et motorisées allemandes rencontrèrent à chaque fois dans la profondeur les unités ennemies déjà réprimées et dispersées. C'est seulement ainsi qu'ils avaient la liberté de manœuvre nécessaire pour résoudre de manière indépendante leurs tâches de combat en profondeur et à une grande distance de la masse restante des troupes.

C'est ainsi que l'emploi de l'aviation a montré son importance décisive pour mener à bien les nouvelles formes de lutte en profondeur, qui ont privé les Polonais de toute possibilité de créer un front de résistance organisé.

Cependant, bien sûr, ce résultat n'aurait pas pu être obtenu sans l'emploi simultané de formations très mobiles pour des opérations indépendantes en profondeur.

L'emploi indépendant de divisions blindées et motorisées pour résoudre des tâches opérationnelles en profondeur, bien en avance sur le front des formations d'infanterie interarmes, a trouvé son emploi pratique dans la guerre germano-polonaise et a immédiatement donné au combat un caractère profondément différent des activités de combat des guerres précédentes. La théorie de cette question, en tant qu'essence des nouvelles formes de l'opération en profondeur, avait déjà été élaborée dans les années précédentes. Ce concept découlait de la nature même des moyens de lutte hautement mobiles et n'exigeait que leur organisation et leur emploi correspondants³³.

La formation opérationnelle des armées allemandes le long des principales directions de leur offensive se composait de deux échelons :

Le premier échelon, que l'on peut appeler l'avant-garde, se composait de formations blindées et motorisées, qui brisaient indépendamment la première ligne de résistance de l'ennemi, contournaient ses flancs, perçaient entre les brèches et pénétraient dans les arrières profonds, et

33 Les forces motorisées et mécanisées allemandes étaient représentées par trois types d'organisation à vocation opérationnelle définie. Il s'agissait de divisions blindées, de divisions légères et de divisions motorisées.

La **division blindée** est le porteur exprimé de la puissance de frappe et est désignée pour l'attaque. Son noyau est la brigade de chars, composée de deux régiments de deux bataillons chacun (en tout, 180 chars de ligne, 70 chars d'état-major et 20 chars de réserve).

La deuxième brigade de la division, sur des véhicules tout-terrain à trois essieux, est une brigade d'infanterie. Il se compose de deux régiments d'infanterie transportée et d'armes automatiques, avec deux bataillons dans un régiment. Cette brigade offre sécurité et soutien aux chars, nettoie et occupe le territoire et donne ainsi son indépendance à la division blindée.

En plus de cela, la division blindée comprend :

Un régiment d'artillerie composé de deux bataillons, avec trois batteries d'obusier de 105 mm chacun, pour un total de 24 canons ; un bataillon antichar de trois compagnies de canons de 37 mm (36 canons) ; un groupe de reconnaissance sur des véhicules blindés et des motos ; un bataillon du génie, qui comprend des sections de pontons, et un bataillon de communications composé d'une compagnie de télégraphe et d'une compagnie de radio.

Ainsi, la division blindée est une formation complètement indépendante, capable de mener indépendamment tous les types d'engagement.

La **division légère** est destinée principalement à l'exécution de tâches de renseignement opérationnel et devrait remplacer l'ancienne division de cavalerie. Elle dispose de plus d'organes de renseignement et de sections de fusiliers que la division blindée, mais, d'un autre côté, beaucoup moins de chars. Sa force de choc offensive n'est pas très grande. D'autre part, elle est très mobile et peut être utilisée avec succès pour s'emparer rapidement de lignes et d'installations importantes et pour des renseignements opérationnels à longue portée. Par leur vocation, nous pourrions comparer la division légère avec un croiseur léger, et la division blindée avec un cuirassé.

La **division motorisée** est la réserve de manœuvre entre les mains du commandement supérieur et a, en règle générale, la même organisation que la division d'infanterie. Elle est essentiellement destinée au soutien rapide des divisions blindées et légères qui ont été poussées vers l'avant.

le second échelon, que l'on peut appeler le principal, se composait du corps principal des formations d'infanterie interarmes, qui suivaient rapidement derrière le premier échelon, prenaient sur lui la lutte contre la masse principale de l'ennemi et achevaient sa défaite en même temps qu'il était déjà attaqué par les unités blindées qui avaient percé.

Ce fut le cas de l'offensive de la IV^e Armée, qui fut précédée dans le couloir de Dantzig par le groupe mécanisé et motorisé de Guderian, ainsi que de la X^e Armée, précédée par le groupe mécanisé et motorisé de Hoth.

Le front polonais n'était pas continu et les formations très mobiles avaient de nombreuses occasions de percer dans les profondeurs des espaces libres. Dans le même temps, elles ne se sont pas préoccupées de nettoyer le territoire de l'ennemi et de détruire les poches de résistance retantes. Tout cela fut laissé à l'infanterie qui suivait derrière.

Les formations très mobiles ont été immédiatement poussées vers l'avant jusqu'à une distance de 100 kilomètres et se sont déversées dans les profondeurs de l'ennemi. Elles étaient guidées par un seul désir : aller plus loin, ce qui, en dernière analyse, déciderait de l'issue.

La livraison et l'approvisionnement n'ont pas présenté de difficultés insurmontables, dont on a tant parlé. La livraison de carburant et de munitions était organisée par voie aérienne, ce qui a joué un rôle énorme. Des avions de transport « Junkers »³⁴ étaient envoyés quotidiennement au front, chargés de bidons de carburant, qui étaient largués par parachute.

Les unités blindées ont dépassé les colonnes ennemies en retraite, tout en leur tirant dessus au cours de la marche. Elles ne se sont pas engagées dans des combats prolongés avec elles, n'ont pas fait de prisonniers et n'ont pas laissé derrière elles des monticules de tués et de blessés. Elles ont devancé l'ennemi en retraite le long de lignes importantes, ont croisé son chemin de retraite et ne lui ont donné nulle part l'occasion d'organiser un front de lutte, car elles étaient partout sur l'arrière de l'ennemi. Elles créaient ainsi une menace incomparablement plus grande pour l'ennemi, parce qu'elles le privaient de la possibilité d'accepter la bataille avec le corps principal des formations interarmes attaquant de front.

Elles ont préempté la bataille et l'ont rendue impossible ou inutile.

Par exemple, elles ont montré que non seulement l'engagement, mais aussi le mouvement, pouvaient être un facteur décisif dans la guerre, et avec leur rapidité, elles ont remplacé l'attaque en préemptant la formation d'un front, qui nécessite une force de percée.

Les formations motorisées et mécanisées **« ont remplacé l'action par la menace, l'attaque par la manœuvre et la poursuite par la préemption »**, comme le disait un observateur étranger.

Mais ce qui est encore plus le cas ; les formations motorisées et mécanisées donnaient le ton de l'opération : elles en traçaient le chemin sur le sol, lui donnaient de nouvelles formes et dirigeaient tout le cours de son développement.

Et ce malgré le fait qu'elles constituaient le plus petit noyau de l'armée. Mais de la même manière qu'un petit gouvernail sur un grand vaisseau océanique dirige et tourne son énorme corps, ainsi le noyau relativement petit de formations très mobiles a dirigé et tourné tout le cours de l'opération.

Pour continuer la comparaison, la différence consiste seulement en ce que le gouvernail dirige le navire par l'arrière, tandis que les formations très mobiles dirigent le cours de l'opération par l'avant.

Opérant en avant, les unités motorisées et mécanisées permettaient au commandement allemand de dominer la situation du début à la fin, de dicter sa volonté, de tenir l'initiative entre ses mains tout le temps, et de l'arracher à chaque fois à l'ennemi.

Cela signifie-t-il que le rôle des formations d'infanterie interarmes est aujourd'hui relégué au second plan ? Bien sûr que non. Les formations non motorisées, qui constituent encore le corps principal des forces, conservent leur énorme importance. La guerre germano-polonaise l'a également montré. La bataille frontalière a été essentiellement gagnée par eux. Sans eux, les formations très mobiles n'auraient pas eu de base pour leurs activités. La masse de l'infanterie,

³⁴ Note de l'éditeur. Il s'agit probablement d'une référence au Ju-52, qui a servi de principal avion de transport de l'armée allemande pendant la guerre.

suivant derrière les formations mécanisées, était partout prête à briser le front, s'il n'avait pas été possible d'empêcher sa création. Enfin, elle acheva également la défaite tactique de l'ennemi ; c'est-à-dire, par l'engagement, elle a résolu cette situation qui, sur le plan opérationnel (par la manœuvre), avait été préparée par les forces mécanisées.

C'est ainsi que l'interaction opérationnelle de deux armes de combat a trouvé sa solution. Cela a donné au combat des formes complètement nouvelles et inhabituelles.

Tout d'abord, l'offensive, qui dans le passé acquérait généralement le caractère d'une progression régulière de toute la ligne de front le long d'une direction donnée, acquérait la forme d'une pénétration profonde dans le territoire de l'ennemi le long de diverses directions.

Deuxièmement, cette offensive acquit immédiatement le caractère d'une poursuite, qui rattrapa le groupe en retraite, le devança sur des lignes importantes et se rangea sur ses arrières.

Troisièmement, les combats ne se sont pas déroulés le long d'une sorte de front général, comme cela avait été le cas dans les guerres précédentes, mais se sont immédiatement étendus à une grande profondeur ; ils n'ont donc pas pris de formes linéaires et ont acquis un caractère profond.

En conséquence, les forces polonaises ont été divisées et déchirées en détail ; devancées partout par des unités motorisées allemandes à l'arrière, elles étaient incapables d'accepter la bataille avec le front d'infanterie allemand qui leur faisait face.

Ainsi, le front défensif ne pouvait être organisé nulle part et la vague de manœuvres de l'offensive allemande pouvait continuer son mouvement ininterrompu.

Tels furent les résultats de l'emploi indépendant et profond de l'aviation et de formations très mobiles avec elle, sur la base de nouvelles méthodes et de nouvelles formes de conduite des opérations.

9. La troisième étape (la fin de la guerre)

Une description des événements de la guerre germano-polonaise pourrait essentiellement se conclure au 10 septembre, lorsque les formations allemandes très mobiles ont percé à plus de 200 kilomètres de profondeur du territoire polonais et ont commencé partout à dominer sur l'arrière des forces polonaises, qui avaient été encerclées en groupes individuels et dispersés contrôlés par personne.

A partir du moment où cela s'est produit, dans les dix jours qui suivirent le début de la campagne, la catastrophe de l'armée polonaise ne soulevait plus de doutes et était devenue évidente.

Tout ce qui s'est passé dans les jours qui ont suivi, qui a abouti à la fin peu glorieuse de l'État polonais, était une conséquence inévitable et logique d'une situation déjà mûre.

Cependant, afin de comprendre la nouvelle nature de la lutte armée, la troisième et dernière étape de la guerre germano-polonaise, qui a occupé la période du 10 au 16 septembre, acquiert un énorme intérêt. En ce qui concerne son lien avec les événements précédents, il s'agissait de l'exploitation d'une manœuvre opérationnelle déjà accomplie.

Le contenu de cette étape était la bataille grandiose pour détruire les groupes ennemis déjà encerclés.

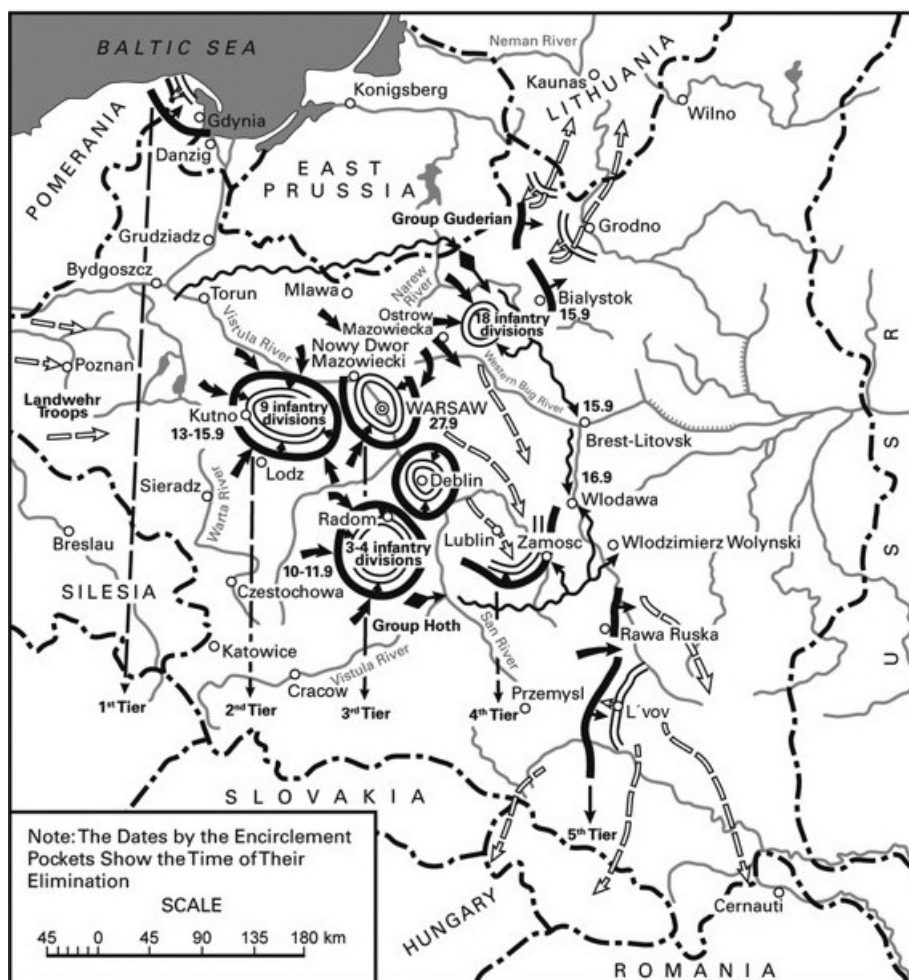
Cette bataille s'est déroulée sous des formes complètement nouvelles et a révélé le véritable caractère de l'opération en profondeur moderne.

Le fait qu'en de nombreux endroits l'ennemi avait déjà cessé de résister et qu'il se rendait ne change rien à la signification des derniers événements de la guerre germano-polonaise et montre seulement qu'en fin de compte, les nouvelles méthodes de conduite des opérations placent l'ennemi dans une situation telle qu'il ne présente plus de force organisée et est incapable de résister.

Le 10 septembre, l'armée polonaise avait été encerclée en groupes individuels et isolés dans différentes zones d'un vaste territoire.

Les batailles de destruction finales n'ont pas présenté l'image d'une seule bataille dans les limites d'un seul territoire global. Il n'y avait plus de front de lutte. La lutte s'était divisée en poches

individuelles, sans lien opérationnel et complètement indépendantes du point de vue de leur signification tactique.



Le développement du plan d'offensive allemand du 10 septembre à la fin de la guerre

On peut trouver au moins cinq poches de ce type au 10 septembre :

La première poche se trouvait dans le couloir de Dantzig, où un petit groupe de forces polonaises avait été poussé jusqu'à la mer et défendait toujours la région de Gdynia et la péninsule de Hel. La deuxième poche se trouvait dans la région de Kutno-Lowicz, où les forces polonaises, qui s'étaient repliées de Poznan, avaient été encerclées. Les restes de forces, qui avaient réussi à sortir du couloir, les avaient rejoints. Enfin, une autre partie des forces, que les VIII^e et X^e Armées allemandes conduisaient en avant depuis la région de Sieradz et la rivière Warta, s'était repliée sur ce groupe. Tout cela représentait une dizaine de divisions d'infanterie et trois brigades de cavalerie sous le commandement du général Bortnowski³⁵.

Une troisième poche dans la région de Radom, où environ trois divisions avaient été encerclées.

Une quatrième poche dans la région de Varsovie, où une importante garnison opposait une résistance opiniâtre.

³⁵ Note de l'éditeur. Wladyslaw Bortnowski (1891-1966) a combattu avec les légions polonaises pendant la Première Guerre mondiale, sous les auspices austro-hongrois. Plus tard, il rejoint la nouvelle armée polonaise et participe à la guerre soviéto-polonaise de 1920. il commande l'armée de Poméranie contre les Allemands, est fait prisonnier et détenu jusqu'à la fin de la guerre. Après la guerre, Bortnowski a passé le reste de sa vie en exil.

Une cinquième poche dans la région de Lvov, où toutes les forces le long de la direction de Cracovie s'étaient repliées.

La nouvelle bataille a pris de telles formes de « poche » lors de sa phase finale.

Les Polonais faisaient encore des tentatives désespérées pour résister et percer dans un certain nombre de poches.

Cependant, ils n'ont nulle part réussi à le faire. De plus, il n'y avait nulle part où percer. Les actions des forces allemandes ont profondément inondé l'ensemble du territoire de la Pologne ; ainsi, après être sortis d'un anneau d'encerclement, les Polonais tombaient immédiatement dans un autre.

Le groupe Radom a été le premier à se rendre dès les 10 et 11 septembre. Environ 60.000 Polonais y furent faits prisonniers, y compris les commandants des 3^e, 7^e et 19^e divisions.

Après cela, après un certain nombre de tentatives infructueuses pour pénétrer dans Varsovie, le plus grand groupe se rendit près de Kutno. Il a combattu pendant cinq jours à l'intérieur de l'anneau d'encerclement et a été complètement réprimé par les tirs d'artillerie et de nombreux raids aériens. C'est là que 300.000 hommes furent faits prisonniers et que 12.000 canons furent capturés.

Les groupes de Poméranie et de Varsovie résistèrent plus longtemps. Mais il s'agissait déjà d'épisodes individuels dans l'ensemble de l'épopée, menant à sa fin inévitable.

Cependant, la dernière étape de la guerre ne s'est pas déroulée uniquement autour des groupes encerclés des forces polonaises. Elle fut marquée par l'élargissement et le développement ultérieurs de la manœuvre allemande, qui couronna toute la campagne par un encerclement stratégique complet.

Bien qu'une partie importante de l'armée polonaise ait déjà été encerclée en détail dans diverses zones à l'ouest de la Vistule, son chemin vers l'est n'en était pas encore entièrement barré. L'offensive de la III^e Armée allemande de la Prusse orientale vers le sud, qui allait bientôt conduire à l'encerclement complet de Varsovie, se développait généralement plus lentement en raison de la résistance opiniâtre des Polonais le long de la rivière Narew.

Par conséquent, la route de Varsovie vers l'est restait encore ouverte. Varsovie elle-même continuait à tenir obstinément, comptant évidemment jouer le rôle de porte pour percer vers l'est pour rejoindre la partie de l'armée polonaise qui avait été encerclée dans la région de Kutno.

Enfin, les routes vers Lublin et plus à l'est et au sud-est, qui étaient, bien sûr, encombrées par une série de réfugiés, pouvaient également être utilisées pour retirer les unités de l'armée polonaise qui avaient percé la Vistule à l'est.

Bien que les unités motorisées allemandes, en arrivant à Lvov, aient déjà neutralisé dans une certaine mesure cette direction, les routes menant à l'est et à la Roumanie restaient néanmoins le seul salut pour les restes de l'armée polonaise.

Dans cette situation, l'encerclement de toute l'armée polonaise à l'ouest de la Vistule était déjà devenu impossible.

Le plan initial de l'opération nécessitait son développement ultérieur en fonction des nouvelles conditions de la situation. Il a donc été décidé de déplacer les opérations sur la rive orientale de la Vistule, afin de fermer complètement l'anneau d'encerclement à cet endroit.

Tel fut le développement naturel du plan offensif allemand, montrant une fois de plus que « la stratégie est un système d'expédients » ; c'est-à-dire un système de « soutien » continu des décisions initiales en fonction de nouvelles informations sur l'évolution de la situation.

En effectuant une nouvelle manœuvre au-dessus de la Vistule à l'est, les formations très mobiles devaient une fois de plus jouer le rôle décisif. Pour être exact, sans eux, une nouvelle manœuvre n'aurait probablement pas pu compter sur sa réalisation en temps opportun et n'aurait probablement pas pu jouer rapidement son rôle.

Les formations de chars et motorisées allemandes étaient maintenant libres d'effectuer une nouvelle manœuvre d'importance stratégique, car l'infanterie qui arrivait avait pris sur elle l'élimination des poches d'encerclement internes des forces polonaises.

Deux grands groupes mécanisés, celui de Guderian au nord et celui de Hoth au sud-ouest, étendirent immédiatement leur manœuvre de virage à l'est de la Vistule et lancèrent une offensive l'un vers l'autre, afin de resserrer l'encerclement dans un anneau stratégique global.

Le 13 septembre, les unités mécanisées allemandes atteignirent le Boug occidental : les unités de Guderian à 40 kilomètres au nord de Brest-Litovsk, et les unités de Hoth à l'est de Zamosc. Dans le même temps, des unités du groupe de Guderian coupèrent le chemin de retraite de la 18^e division polonaise au nord du Boug occidental et s'emparèrent de celle-ci avec son quartier général.

Ainsi, en 13 jours, les nouvelles formations mécanisées, opérant sans interruption dès le début de la campagne, avaient pénétré 400 kilomètres dans la profondeur du territoire de l'ennemi et, avec tous leurs mouvements de flanc et tournants, avaient parcouru environ 600 kilomètres. Cela représente, en moyenne, 46 kilomètres par jour. En fait, certains jours, plus de 100 kilomètres ont été parcourus.

Le moteur blindé sur chenilles a brillamment passé son test.

Le 15 septembre, les unités de Guderian firent irruption dans Brest-Litovsk, tandis que les unités de Hoth capturaient Vladimir-Volynskii. Simultanément, Bialystok était occupée dans le nord-est.

Si, dans leur position de saut, les flancs du déploiement allemand étaient à 800 kilomètres l'un de l'autre, maintenant les deux groupes mécanisés, qui balayaient le long des flancs extérieurs, n'étaient séparés que par une distance de 100 kilomètres. Il s'agissait encore d'au moins 2 à 3 jours de marche, mais 100 kilomètres ne représentent plus sa distance antérieure pour le moteur.

Le lendemain, le 16 septembre, les unités avancées des deux groupes motorisés allemands, tout en continuant à se rapprocher l'une de l'autre, l'une par le nord et l'autre par le sud, se rejoignirent près de Wlodowa le long de la rivière du Boug occidental.

Ainsi, la vague de manœuvre avait atteint son objectif final en un seul mouvement ininterrompu.

Maintenant, l'anneau d'encerclement s'était complètement refermé au niveau stratégique, et cela n'a pas eu lieu le long de la Vistule, comme cela avait été initialement prévu par le plan allemand pour la campagne, mais à 150 kilomètres à l'est, le long de la rivière du Boug occidental.

C'est ainsi que fut conclu l'ensemble du plan offensif, qui conduisit à sa conclusion logique en un seul développement ininterrompu de la manœuvre. Cette fin présentait l'image d'un vaste encerclement stratégique, réalisé pour la première fois dans l'histoire de l'art militaire d'une telle manière et à une telle échelle.

Cet encerclement était essentiellement effectué davantage pour l'achèvement d'une manœuvre stratégique. Même sans cela, l'armée polonaise ne représentait que des bribes et des morceaux. Cependant, du point de vue de l'obtention d'un résultat stratégique, cette manœuvre avait une énorme importance.

Varsovie était maintenant complètement encerclée par l'est. Toutes les tentatives des forces polonaises pour pénétrer dans Siedlce avaient été repoussées. Une autre poche d'encerclement s'était formée dans la région de Lublin. Finalement, le gouvernement polonais et le commandant en chef, ainsi que l'état-major, qui erraient le long des extrémités sud-est de la Pologne, étaient maintenant complètement isolés de leur armée et de leur territoire.

Tels furent les résultats de la manœuvre finale des formations mécanisées allemandes, qui conclurent toute la campagne.

Seuls deux groupes de forces restaient en dehors de l'anneau d'encerclement, ne comprenant rien de plus que les ruines de l'ancienne armée polonaise. L'un de ces groupes du nord-est, à la suite de l'occupation de Bialystok, s'est retrouvé isolé dans la région de Grodno et a commencé à passer en Lituanie. L'autre groupe au sud-est de Lvov avait déjà été entraîné dans la panique générale qui avait éclaté dans ce dernier morceau de territoire appartenant à l'État polonais effondré.

Tout ce qui se retrouvait en dehors de l'anneau d'encerclement global affluait maintenant vers la Hongrie et la Roumanie.

Le gouvernement polonais a été le premier à s'enfuir. Après de longues pérégrinations et poursuivi partout par l'aviation allemande, il franchit la frontière roumaine le 17 septembre. Le commandant en chef polonais Rydz-Smigly, ainsi que tout l'état-major, sont arrivés derrière lui en Roumanie. Derrière eux couraient les bureaucrates, les officiers, les gendarmes et la bourgeoisie. Les restes de l'armée de l'air polonaise se dispersèrent : environ 500 avions se rendirent en Roumanie, tandis que le reste atterrit en Lettonie et en Lituanie. Seuls les soldats, livrés à eux-mêmes, n'étaient pas enclins à abandonner leur patrie. Cependant, une partie d'entre eux n'en fut pas moins trompée et renvoyée de force en Roumanie et, au nord, en Lettonie et en Lituanie. Environ 20.000 soldats polonais se sont même retrouvés en Hongrie.

Et quand, dans une situation d'effondrement complet de l'État polonais et de son armée, à l'est, le matin du 17 septembre, le long de la frontière soviétique de 800 kilomètres de long, de nombreuses colonnes de l'Armée rouge sont apparues – ce fut un acte puissant de libération de l'oppression des propriétaires terriens polonais sur les peuples de la Biélorussie occidentale et de l'Ukraine occidentale, qui étaient maintenant réunis à leur famille natale des peuples frères de l'Union soviétique.

Les restes de l'armée polonaise, qui s'étaient retrouvés à l'est parmi les quelques divisions en dehors de l'anneau d'encerclement allemand, se rendirent à l'Armée rouge après une série de collisions de combat.

La guerre était terminée.

Et bien que Varsovie et sa garnison d'environ 100.000 hommes n'aient capitulé que le 27 septembre et que des garnisons polonaises aient continué à opposer une résistance en Poméranie et le long de la péninsule de Hel, à Deblin et en quelques autres endroits, on peut considérer le 16 septembre comme le jour de la fin de la campagne, lorsque les unités avancées des deux groupes mécanisés, qui, avec leur mouvement de flanc l'un vers l'autre, ont fermé l'anneau d'encerclement stratégique autour du corps principal de l'ensemble de l'armée polonaise le long d'une énorme partie de 185.000 miles carrés de l'ancien État polonais, reliée près de Wlodowa le long de la rivière Boug occidental.

C'est ainsi que ce pays bourgeois, déchiré par des contradictions internes, fondé sur l'oppression de ses nationalités constitutives et ne manquant ni de vitalité ni d'unité pour la lutte, s'est effondré.

Les résultats militaires sont connus et ne sont qu'un résultat formel : la déroute de toute l'armée polonaise, 694.000 prisonniers, 1900 canons capturés et 800 avions détruits et capturés.

Selon les données officielles allemandes, l'armée allemande a perdu un total de 10.500 hommes tués, 30.300 blessés et 3400 disparus au combat.

Si ces données sont correctes, alors elles témoignent du fait qu'une victoire peut être obtenue avec beaucoup moins de pertes qu'auparavant grâce aux nouveaux moyens et méthodes de lutte.

10. Les nouvelles formes de lutte en action

En septembre 1939, des événements tout à fait inhabituels pour l'histoire de l'art militaire du passé se sont déroulés dans les plaines polonaises.

Même si ces événements avaient eu lieu lors de manœuvres de temps de paix, alors même dans ce cas, ils auraient dû attirer l'attention particulière de la recherche militaire.

Et la guerre germano-polonaise était toujours une guerre, même si elle était menée contre un État qui manquait de force interne pour résister.

Passer indifféremment outre les événements de cette guerre, uniquement pour ne pas bouleverser la conception établie des anciennes formes « classiques » de lutte ; tout réduire au fait qu'il ne s'agissait que d'un cas isolé et que rien de nouveau ne s'est produit ; décrire les événements sans passion, tout en fixant formellement les faits, c'est ne rien comprendre aux nouvelles

manifestations du développement historique et imiter une autruche dont la tactique est si commode pour le conservatisme militaire.

En résumé, on peut perdre complètement le sens de tout ce qui est nouveau et soutenir qu'en général, il ne se passe rien de nouveau dans l'histoire.

La théorie des formes de lutte en profondeur a d'abord été condamnée. Elle était considérée comme une invention romantique des théoriciens militaires.

Lorsque ces formes furent employées pour la première fois en pratique, on commença à soutenir qu'il n'y avait rien de nouveau en cela.

Il arrive souvent qu'un nouveau concept soit d'abord condamné comme fantaisie et poésie ; et puis, quand cela se réalise sous telle ou telle forme, on commence à soutenir indifféremment que rien de nouveau n'a eu lieu.

La guerre germano-polonaise était, bien entendu, un nouveau type de guerre. Il s'agit, bien sûr, d'un cas particulier, car toute guerre est une situation spécifique de bout en bout, qui se déroule toujours dans des conditions spéciales qui lui sont propres.

Cependant, dans chaque guerre se révèlent des phénomènes caractéristiques et logiques des guerres d'une époque donnée.

A cet égard, la guerre germano-polonaise ne peut comporter aucune sorte d'exception et elle n'en est certainement pas une.

Bien au contraire, à en juger par la vivacité et l'intégrité des événements qui se sont déroulés pendant la guerre, elle a révélé trop de choses nouvelles dans les formes et les méthodes de la guerre moderne.

Ces formes et méthodes se sont avérées complètement inattendues pour le commandement polonais arriéré. Derrière elles se cachait toute la surprise stratégique pour les Polonais, à laquelle ils furent soumis du début à la fin de ce drame orageux joué en 16 jours.

Au cours de cette période, on employa des formes et des méthodes de lutte qui n'avaient jamais été éprouvées dans la pratique.

La guerre germano-polonaise fut la première guerre des nouvelles formes de lutte en action.

En cela, malgré toutes ses conditions particulières, réside son importance historique et son rôle dans l'histoire du développement de l'art militaire.

Tout d'abord, la guerre germano-polonaise présente un intérêt historique et théorique particulier en ce qui concerne son caractère de manœuvre dans laquelle elle s'est déroulée du début à la fin. L'expérience de cette guerre est importante, en ce sens qu'elle a montré la possibilité d'une guerre de manœuvre moderne, en général, et a révélé les conditions nécessaires à celle-ci.

Ce n'est pas la corrélation entre l'espace et le nombre des forces armées qui s'est avérée être le facteur décisif qui a déterminé le caractère de la guerre moderne en ce sens.

Du point de vue de la largeur du front et de la densité du déploiement, les conditions en Pologne étaient dans une moindre mesure propices à une guerre de manœuvre qu'en Espagne. Le front en Espagne s'est stabilisé et est devenu un front de position, d'une longueur de 1500 kilomètres, qui était occupé par une armée de 500.000 à 600.000 hommes. Nulle part en Pologne le front ne s'est stabilisé, bien qu'il se rétrécisse tout le temps et qu'à la fin, il s'étende sur 400 kilomètres (Lvov-Brest-Litovsk-Bialystok), le long duquel des armées de 1.000.000 d'hommes sont déployées.

Dotée ainsi d'un front presque quatre fois plus petit à la fin de la guerre et d'une armée deux fois plus nombreuse, la guerre en Pologne n'en a pas moins pris le caractère d'une manœuvre rapide et ininterrompue.

Cela montre que les racines d'une guerre de manœuvre et d'une guerre de position sont cachées à l'époque moderne dans d'autres conditions – dans les moyens de lutte et les formes et les méthodes de leur emploi.

La guerre germano-polonaise a révélé non seulement les conditions dans lesquelles une guerre de manœuvre moderne est possible, mais a également montré :

- les opportunités disponibles pour mener une guerre de manœuvre ;

- les méthodes qu'il est nécessaire d'employer pour cela ;
- les formes que la lutte doit adopter pour cela.

Bien sûr, il faut des conditions objectives précises pour la possibilité d'une guerre de manœuvre, consistant en la trame géographique du front, la nature du terrain et la nature brisée du déploiement.

Cependant, toutes ces conditions étaient présentes en Espagne dans une mesure encore plus grande qu'en Pologne. Néanmoins, une guerre de manœuvre ne s'y est pas développée.

Outre les conditions objectives d'une guerre de manœuvre, il faut aussi avoir la possibilité d'exploiter ces conditions. Celle-ci se trouve dans les moyens modernes de lutte. S'il y a généralement des conditions objectives pour le développement de la manœuvre dans la lutte, alors une guerre ne peut devenir une guerre de manœuvre qu'en raison de la présence d'une aviation puissante, dominante dans les airs, étant donné la présence de puissantes formations très mobiles (chars et motorisées), pénétrant dans les profondeurs, et étant donné la présence d'une infanterie attaquant audacieusement, échelonnée en profondeur et soutenue par de grandes quantités d'artilleries de différents calibres, ainsi que des chars et des avions pour soutenir l'infanterie, garantissant ainsi la puissance de frappe de l'attaque.

Cependant, ces seuls moyens restent insuffisants, compte tenu des conditions correspondantes, pour qu'une guerre devienne une guerre de manœuvre. Il est nécessaire que tous ces moyens trouvent un emploi nouveau et en profondeur et que les formes et les méthodes de lutte passent de l'ère de la stratégie linéaire démodée à la nouvelle ère des formes de lutte en profondeur.

Ce n'est qu'en raison de la présence de toutes ces conditions, en particulier de la dernière, qui a une signification décisive, qu'une guerre peut prendre un caractère de manœuvre et se transformer en un mouvement ininterrompu d'une vague de manœuvre jusqu'à une issue décisive.

L'expérience de la guerre germano-polonaise montre qu'il est nécessaire de distinguer strictement les conditions de manœuvre, en général, et les possibilités d'exploitation de ces conditions.

Les conditions existaient en Espagne pour une guerre de manœuvre, mais il n'y avait pas d'opportunités.

Les conditions existaient en Pologne pour une guerre de manœuvre, bien qu'à un degré moindre qu'en Espagne, mais il y avait plus d'opportunités.

L'un et l'autre sont nécessaires pour qu'une guerre devienne une guerre de manœuvre.

Bien sûr, les situations dans lesquelles les conditions et les opportunités d'une guerre de manœuvre peuvent trouver leur véritable signification sont très diverses et n'ont pas de limite quant à leur variété.

A cet égard, l'expérience de la guerre germano-polonaise ne peut pas être mécaniquement transposée à tous les événements qui restent à se dérouler sur les champs de bataille.

Cependant, cette guerre a révélé de nouvelles opportunités pour mener une lutte de manœuvre, et c'est là que réside sa grande signification en tant que guerre des nouvelles formes de lutte en action.

Si l'on examine la guerre germano-polonaise du point de vue de la nature générale d'une manœuvre stratégique accomplie, dans l'ensemble, alors à première vue, il n'y a rien de nouveau dans une telle forme d'offensive stratégique.

L'offensive allemande, qui a conduit à la déroute de l'armée polonaise, était un exemple déjà connu historiquement d'une offensive concentrique enveloppante le long de lignes d'opérations extérieures. De telles opérations ont eu lieu dans un certain nombre de guerres aux XIX^e et XX^e siècles et, à chaque fois, ont été menées lorsque des armées distinctes pouvaient, de différents côtés, déborder et attaquer un ennemi occupant, selon conditions géographiques de son déploiement, une position intérieure. L'exemple le plus typique d'une telle offensive au siècle dernier est la guerre austro-prussienne de 1866, lorsque trois armées prussiennes de différents camps ont enveloppé et attaqué l'armée autrichienne de Benedek en Bohême.

Dans la guerre de 1914-1918, l'offensive concentrique de différents côtés n'était évidente que dans quelques opérations distinctes, bien qu'avec un résultat complètement différent.

A ceux-ci appartiennent l'offensive des Ière et IIè Armées russes en Prusse orientale en 1914, qui s'est terminée par la défaite en détail de chacune de ces armées ; l'offensive réussie de la XIè Armée allemande de Mackensen³⁶ et de la Ière Armée bulgare contre la Serbie en 1915 ; l'offensive de la IXè Armée allemande de Falkenhayn contre la Roumanie à travers les Carpates et celle de Mackensen par le sud, par-dessus le Danube, en 1916-1917, qui s'est terminée par la déroute de l'armée roumaine.

Un certain nombre d'opérations offensives ont été comme cela dans notre guerre civile de 1918-1921, en particulier l'offensive de la XIIè et de la Ière Armées de cavalerie contre la IIIè Armée polonaise de Rydz-Smigly³⁷ en juin 1920 et l'opération du camarade Frounzé dans la Tavria³⁸ à l'automne de la même année, qui a conduit à la défaite de Wrangel³⁹.

Les Japonais ont mené une série d'opérations contre l'armée chinoise en 1938, bien qu'ils n'aient réussi nulle part à l'encercler.

L'opération de l'Armée rouge en Mongolie à l'été 1939 avait le même caractère qu'une offensive menée par deux groupes enveloppants distincts⁴⁰.

Cependant, il faut tenir compte du fait qu'au XXè siècle, en particulier lors de la guerre 1914-1918, l'offensive selon des lignes d'opération extérieures était limitée, en règle générale, à la portée d'opérations locales et individuelles.

Sur une grande échelle stratégique, cette forme offensive ne pouvait plus trouver d'emploi, car la formation d'un front continu, dans les conditions duquel la stratégie linéaire avait atteint sa propre contradiction et, en règle générale, mettait fin aux opérations des masses de troupes en différents groupes et le long de différents axes.

Le front est devenu continu et le déploiement des forces a pris le caractère d'une seule ligne globale ininterrompue qui traversait tout le théâtre des activités militaires. L'opportunité même d'une offensive par des groupes séparés selon des axes différents a été mise en doute dans les nouvelles conditions du XXè siècle.

Schlieffen a écrit qu'«il n'est plus rentable d'attaquer un adversaire puissant depuis différentes directions, qui sont séparées par de grandes distances et excluent l'interaction des groupes de forces séparés».

En fait, de nombreuses opérations menées durant la guerre de 1914-1918 le long de lignes extérieures n'ont pas donné de résultat, parce que la coopération des groupes de forces séparés, qui attaquaient selon des axes différents, n'a pas pu être obtenue, et l'ennemi occupant une position intérieure a conservé l'avantage d'attaquer en détail les différents groupes de l'ennemi.

Plus les dimensions spatiales de l'opération grandissaient, c'est-à-dire que plus les groupes de forces attaquants se tenaient éloignés les uns des autres dans leurs positions de départ, moins on pouvait compter sur leur coopération.

Ainsi, il semblait que l'offensive concentrique le long des lignes d'opérations extérieures aurait dû s'éteindre et, avec elle, la possibilité d'encercllement, à laquelle une telle offensive conduisait dans sa forme la plus complète.

36 Note de l'éditeur. Le maréchal August von Mackensen (1849-1945) rejoint l'armée prussienne en 1869 et participe à la guerre franco-prussienne. Pendant la Première Guerre mondiale, il commande un corps d'armée, une armée et un groupe d'armées contre les Russes, les Serbes et les Roumains.

37 Note de l'éditeur. Edward Rydz-Smigly (1886-1941) a été enrôlé dans l'armée austro-hongroise en 1914 et a servi dans les légions polonaises. Il rejoint la nouvelle armée polonaise en 1918 et combat les Soviétiques en 1920. Il a ensuite servi en tant que chef des forces armées polonaises et a été le dirigeant de facto du pays dans les dernières années avant la Seconde Guerre mondiale. Il s'enfuit en Roumanie et en Hongrie après la défaite polonaise. Rydz-Smigly est ensuite retourné en Pologne pour rejoindre le mouvement clandestin et y est mort d'une crise cardiaque.

38 Note de l'éditeur. Il s'agit de la péninsule de Crimée et des zones contiguës.

39 Note de l'éditeur. Le général Petr Nikolaïevich Wrangel (1878-1928) a rejoint l'armée impériale russe en 1902 et a combattu dans la guerre russo-japonaise. Pendant la Première Guerre mondiale, il commande un escadron de cavalerie ainsi qu'un régiment et une brigade d'infanterie. En 1918, il rejoint le mouvement blanc du général Dénikine et est placé à la tête de l'armée caucasienne. Wrangel prit le commandement de toutes les forces blanches en Crimée, mais fut vaincu plus tard cette année-là et forcé de quitter le pays. Il meurt en exil.

40 Note de l'éditeur. Il s'agit de la victoire de l'Armée rouge sur les forces japonaises en août-septembre 1939 le long de la rivière Khalking-Gol. Les forces soviétiques étaient commandées par le futur commandant en chef suprême adjoint, Georgii Konstantinovich Joukov.

Mais ici, la guerre germano-polonaise a montré que cette situation avait considérablement changé.

Sur le même théâtre où, en 1915, une offensive concentrique conjointe des armées allemande et autrichienne, l'une depuis la Prusse orientale, l'autre depuis la Galicie, n'a pas abouti et n'a pas conduit à l'encerclement de l'armée russe, en septembre 1939, à peu près dans la même situation opérationnelle, mais dans des conditions nouvelles et avec de nouveaux moyens de lutte, cela a été réalisé contre l'armée polonaise.

La motorisation et la mécanisation de l'armée et de l'aviation ainsi que le nouvel équipement de communication (radio) ont une fois de plus rendu possible l'offensive concentrique par des groupes de forces séparés le long de lignes extérieures et, qui plus est, comme l'ont montré les événements de la guerre germano-polonaise, avec un résultat nettement plus rapide et décisif que par le passé.

Une telle offensive a maintenant acquis un développement plus vigoureux et a réalisé l'encerclement dans sa forme la plus complète et la plus décisive.

La raison principale en est que la vitesse des moyens modernes de lutte a changé l'importance antérieure de l'espace dans l'opération.

Il existait auparavant des limites précises de coopération pour attaquer séparément des groupes de forces. La motorisation a considérablement élargi ces limites. Ainsi, ce qui était impossible auparavant et devenu réalisable dans les conditions modernes.

En 1866, les corps de flanc du déploiement prussien étaient situés à une distance d'environ 400 kilomètres les uns des autres. Dans une manœuvre concentrique et enveloppante, ils se sont approchés à une distance de 4 à 5 kilomètres sur le champ de bataille de Königgrätz, après avoir parcouru 125 kilomètres en 12 jours, c'est-à-dire à un rythme moyen de 10,5 kilomètres par jour.

En 1939, les flanc du déploiement contre la Pologne étaient en position de départ à deux fois la distance, soit à 800 kilomètres l'un de l'autre.

Dans une manœuvre concentrique d'enveloppement, les unités de deux groupes mécanisés et motorisés de flanc, l'un attaquant depuis la Poméranie et l'autre depuis la Silésie, se sont regroupées le long du Boug occidental à une distance d'environ 100 kilomètres en 13 jours, après avoir parcouru sur cette période jusqu'à 600 kilomètres. Cela représente une moyenne d'environ 50 kilomètres par jour.

Ainsi, en environ 12 à 13 jours, 125 kilomètres ont été parcourus en 1866 et environ 600 kilomètres en 1939.

Ainsi, le rythme du développement de l'opération a changé dans les nouvelles conditions et cela n'est devenu possible que grâce à l'introduction du moteur dans l'armée.

Le risque qui était auparavant associé à la division de l'armée en groupes distincts dans l'espace reste en vigueur, dans certaines conditions même aujourd'hui, mais il a été considérablement réduit.

Les événements de la guerre germano-polonaise ont montré que la grande mobilité de l'armée moderne mécanisée nous permet de réunir beaucoup plus rapidement les groupes de forces séparés aux points décisifs et de réaliser ainsi leur interaction.

Le déploiement de l'armée en différents groupes est ainsi devenu moins dépendant de l'espace.

La supériorité aérienne nous permet d'opérer par surprise. Les nouveaux moyens de communication soutiennent un contrôle ferme et l'interaction constante des groupes de forces séparés. Dans ces conditions, les opérations le long des lignes extérieures offrent de nouvelles opportunités, permettant de mener des manœuvres rapides et décisives contre le flanc et l'arrière de l'ennemi.

L'énorme importance de l'infanterie aéroportée, qui nous permet d'effectuer des mouvements de surprise et de virage vertical en la faisant atterrir depuis les airs dans la profondeur de l'ennemi, complète les énormes possibilités d'opérations le long des lignes extérieures.

Un débarquement d'infanterie aéroportée au point décisif à l'arrière de l'ennemi peut être un double enveloppement, effectué par deux groupes de forces distincts, et peut conduire rapidement et

de manière inattendue à une conclusion complète et, à cet égard, joue le rôle d'un verrou, qui ferme l'anneau d'encerclement.

Dans le même temps, la partie qui occupe une position interne perd maintenant les avantages qu'elle avait auparavant. Elle est toujours plus limitée dans l'espace ; elle occupe toujours une position plus rapprochée et plus concentrée ; l'ensemble de sa base opérationnelle est plus étroite et ses communications plus vulnérables. Ceci, à un degré nettement plus élevé qu'auparavant, augmente la menace qui pèse sur elle, en particulier depuis les airs ; cela restreint sa mobilité et l'expose à de lourdes pertes.

Il devient de plus en plus difficile pour le camp en position intérieure de gagner du temps et de tenir à distance les groupes séparés de l'ennemi, en attaquant de différents côtés, jusqu'à ce qu'une victoire décisive soit remportée sur l'un d'entre eux. Après tout, c'est là que résident les seules actions tactiques possibles pour le camp en position intérieure. Pour lui, il n'y a rien de plus désespéré que de s'engager ou d'être entraîné dans des combats prolongés et désespérés le long d'un axe jusqu'à ce que l'ennemi résolve sa tâche le long d'un autre. C'est précisément ce qui permet au côté qui attaque le long des lignes extérieures de réduire la portée des combats, de rassembler ses flancs enveloppants et, enfin, de piéger complètement l'ennemi dans un anneau d'encerclement.

Bien sûr, il faut avoir une supériorité en hommes et en matériel et un niveau plus élevé de compétence de commandement pour les opérations le long de lignes extérieures. Ce fut une condition décisive dans le succès de l'offensive allemande contre la Pologne.

Cependant, si ces facteurs sont à portée de main, alors une offensive concentrique depuis différentes directions le long de lignes extérieures gagne tous les avantages dans les conditions modernes.

Cependant, la possibilité même d'une telle offensive dépend dans une large mesure des conditions géographiques du déploiement.

Cependant, la conclusion s'impose déjà que, compte tenu d'un front continu et occupé, qui nécessite une percée, les attaques, dirigées concentriquement de diverses directions, peuvent, dans les conditions modernes, acquérir tous les avantages sur la percée du front le long d'un seul axe principal.

Les événements de la guerre germano-polonaise ont, pour l'instant, laissé cette question sans réponse et il reste à l'histoire à le prouver dans la pratique.

Cependant, une chose est devenue évidente : la conduite d'opérations d'encerclement et de destruction décisives a acquis de nouvelles opportunités. La stratégie de destruction a acquis de nouvelles conditions préalables à sa réalisation la plus décisive.

L'importance de la guerre germano-polonaise réside dans le fait qu'elle l'a montré.

La stratégie de destruction a toujours été la plus haute manifestation de l'art militaire de toutes les époques. Cependant, les formes sous lesquelles elle a été réalisée étaient très variées et ont changé en même temps que les conditions générales de la lutte.

Dans la guerre germano-polonaise, la stratégie de destruction a trouvé sa réalisation dans des formes qui, selon leur contenu qualitatif, étaient tout à fait distinctes de tout ce que l'histoire des guerres avait connu jusqu'alors. Cela nécessite un examen spécial.

La campagne des armées allemandes a commencé le long d'un front en forme saillante d'une longueur totale de 800 kilomètres. Il y avait des écarts importants entre les différentes armées : 200 kilomètres entre la III^e et la IV^e Armée et 300 kilomètres entre la IV^e et la VIII^e Armée. Au fur et à mesure que l'opération se développait de manière concentrique, le front se rétrécissait constamment. Toute la campagne s'est terminée le long de la ligne Lvov-Brest-Litovsk-Bialystok, d'une longueur de 400 kilomètres, soit deux fois plus petite que le front initial.

Au seizième jour de l'opération, le front avait été entièrement étendu jusqu'à cette ligne (certains endroits le long de cette ligne avaient été atteints encore plus tôt).

Si l'on trace une ligne droite de Poznan à Brest-Litovsk en passant par Varsovie comme axe stratégique qui a déterminé la profondeur globale de l'ensemble de la campagne, alors cela représente 500 kilomètres.

Dans l'ensemble, au 1^{er} septembre, les Polonais se trouvaient à 150 kilomètres de la capitale allemande (la ligne Poznan-Berlin). Au bout d'un demi-mois (16 jours), ils étaient à 150 kilomètres de leur capitale (la ligne Varsovie-Brest-Litovsk).

Cela comprend 500 kilomètres du front stratégique déplacé dans l'espace et signifie que le rythme quotidien moyen du développement de l'opération était d'environ 30 kilomètres.

Le long des directions principales, la ligne de front avancée (le front de combat dans certaines zones est resté en profondeur) avançait de 25 à 30 kilomètres par jour. Il s'agissait de la marche quotidienne habituelle de l'infanterie qui, tout en essayant de rattraper les formations très mobiles qui opéraient en avant, effectuait des marches allant jusqu'à 50 kilomètres certains jours.

Cependant, lorsque le 16 septembre, le front final de l'opération s'arrêta sur une longueur de 400 kilomètres, il avait encore une profondeur presque égale au front initial de l'opération, c'est-à-dire une profondeur de 500 kilomètres. A cette profondeur et dans de nombreux endroits très divers, les combats se poursuivaient.

Ainsi, à la fin de la campagne, la profondeur du front était supérieure à sa largeur.

Il s'agissait d'un phénomène tout à fait nouveau dans les formes de la lutte armée, qui exprimait de manière la plus vivante son nouveau caractère en profondeur.

Avant cela, le front de la lutte était toujours équilibré, avec une ligne globale d'infanterie avançant, nettoyant entière l'ennemi laissé sur le territoire derrière. Seules les forteresses assiégées, restées à l'arrière du front, constituaient une exception à cet égard.

Maintenant, le front a été déplacé vers l'avant par les attaques en profondeur séparées de formations très mobiles le long de différents axes, tout en laissant derrière eux une série de poches en lutte.

A cet égard, la conclusion de la bataille grandiose en Pologne a révélé l'image très inhabituelle d'une bataille en profondeur à plusieurs niveaux.

Le 16 septembre, les combats se poursuivaient sur un immense espace de 185.000 kilomètres carrés. Ses poches étaient échelonnées jusqu'à une profondeur de 500 kilomètres et formaient au moins cinq rangs.

En partant de l'arrière, le premier rang forme une poche de combat près de Pomorze et dans la région de Poznan, où les troupes allemandes de la Landwehr n'occupaient que cette province.

Le deuxième rang formait une poche d'encerclement près de Kutno ; le troisième rang était la jonction près de Varsovie ; le quatrième rang était la poche dans la région de Lublin ; et enfin, le cinquième rang était le dernier front de l'opération le long de la ligne Lvov-Brest-Litovsk-Bialystok.

Le long de ces cinq rangs, entre eux le long des principales poches de combats, où la bataille s'enflammait d'une flamme vive, de nombreux incendies individuels provenant d'événements de combat moins importants continuaient à brûler en divers endroits.

Il semblait qu'un espace énorme s'était enflammé à différents endroits. Et quelques jours passeraient, tandis que le feu s'éteindrait partout, laissant dans son sillage les cendres et les ruines de l'armée polonaise détruite.

C'était l'image de la nouvelle bataille en profondeur, si l'on saisit d'un seul coup d'œil stratégique son énorme profondeur de 500 kilomètres, d'ouest en est.

C'était une image de l'opération en profondeur de destruction complète. Il en a résulté tout un système de « Cannes » : certains d'entre eux étaient déjà terminés, tandis que d'autres mûrissaient et d'autres ne faisaient que commencer.

Ce système de batailles pour l'encerclement et la destruction, qui ont surgi et se sont déroulées dans les endroits les plus variés de l'espace jusqu'à une grande profondeur, est caractéristique des formes nouvelles d'une grande opération en profondeur. Ces formes, qui signifient l'écrasement complet de l'armée ennemie dans les moindres détails, résultaient du fait que les forces et les moyens de lutte n'étaient plus employés le long d'une seule ligne d'efforts de combat et, conformément à leurs possibilités et à leur vitesse, étaient employés immédiatement dans toute la profondeur de l'arène de la lutte, c'est-à-dire qu'ils ont acquis un emploi opératif en profondeur.

Ce fut la première prise de conscience des nouvelles formes de lutte en profondeur en action et pour la première fois elles montrèrent leur nouvelle signification qualitative.

C'est là que réside l'importance de la guerre germano-polonaise pour l'histoire de l'art militaire.

Peut-on d'emblée croire toutes les conclusions de la guerre germano-polonaise ?

La victoire n'en fut pas moins remportée sur un ennemi inégal en forces, en qualité et en matériel. La guerre n'en s'est pas moins déroulée dans une arène où il n'y avait pas de lignes fortifiées auparavant et qui était encore moins favorable à la guerre de position.

Le front n'était pas continu au début de la guerre et l'ennemi insensé a par la suite tout fait pour ne pas le créer.

Les nouvelles formes de lutte en profondeur auraient-elles pu se justifier dans de telles conditions face à un ennemi égal en force et en équipement, avec des frontières ceintes de fortifications permanentes et avec la présence de grandes réserves dans la profondeur ?

L'histoire a laissé tout cela non révélé dans la pratique. Tout cela restait encore en suspens. C'est avec d'autant plus d'impatience que nous devons attendre le déroulement des événements de la lutte armée en Europe occidentale, où la guerre ne commençait qu'en septembre 1939 et où, pendant une longue période, elle n'était pas prête à révéler son véritable caractère.

Ce n'est que plus de six mois plus tard que des événements se sont déroulés en Occident qui ont montré les voies ultérieures du développement du nouvel art militaire à un niveau supérieur d'une grande guerre européenne.

